Nouvelle Série
N° 4/1985

ISSN 0750-2095
Prix TTC : 25 FF

CAHIERS DE CHRIST SEUL

Revue Trimestrielle



LE CHRETIEN FACE A LA MALADIE

-II-

Avec la collaboration de Pierre Widmer, René Klopfenstein, Jeannette Rayot-Zbinden et Willy Peterschmitt. - Actualités.

3, route de Grand-Charmont, 25200 MONTBELIARD

LE CHRETIEN FACE A LA MALADIE -II-

Quelqu'un parmi vous est-il malade ?
Qu'il appelle les anciens de l'Eglise,
et que ceux-ci prient pour lui,
en l'oignant d'huile au Nom du Seigneur ;
la prière de la foi sauvera le malade,
et le Seigneur le relèvera ;
et s'il a commis des péchés,
il lui sera pardonné. (Jacques 5:14-15)

«L'Eternel fait mourir
et Il fait vivre,
Il fait descendre au séjour des morts
et Il en fait remonter». (1 Samuel 2:6)

ISBN 2-904214-09-7

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD

N° 4/85

FACE A LA MALADIE -II-

Diffuseur pour la Belgique :
Editions «Le Phare»
(Association sans but lucratif)
5531 FLAVION-FLORENNES

Table des Matières

Cahier N° 4/85
(Suite du N° 3)
LE CHRETIEN FACE A LA MALADIE

INTRODUCTION

LE CHRETIEN FACE AUX CRISES DE LA VIE SECONDE PARTIE

Dans notre livraison précédente (CAHIER DE CHRIST SEUL N° 3/85), nous avons suivi d'abord la pensée de Paul Baumann, dans son exposé, fait à des serviteurs de Dieu réunis au Bienenberg en août 1983, sur : **«Les disciples de Jésus face aux grandes crises de la vie».**

Notre regretté frère y définissait d'abord ce qu'il entendait par «crises de la vie» : «situation inattendue, maladie grave ou incurable, accident, décès, persécution, ou même perte de son emploi». Il est évident que, si «la crise économique» est d'ordre général, «le chômage», quand il frappe une personne ou une famille, crée un état de crise parfois dramatique.

Nous n'avons pas traité de toutes ces crises possibles. Fortement marqué par sa propre maladie - qui devait, deux ans plus tard, le conduire à l'issue fatale -, Paul Baumann a surtout abordé ce problème, mais en essayant d'enseigner à ses lecteurs comment se préparer à affronter n'importe quelle crise de la vie - que ce soit aussi la guerre, la révolution ou tout autre crise grave -, par deux moyens :

1) **L'exercice de notre foi,** et
2) **Le développement de notre personnalité spirituelle.**

Il est probable que la maladie est la cause la plus fréquente de situations de crise, pour le croyant comme pour l'incroyant. Aussi est-ce encore à ce problème que nous consacrons le présent CAHIER N°4/85. Il n'est qu'un complément du premier, auquel il faut se reporter ; mais il n'en est pas une répétition - même s'il y a des répétitions de détail inévitables -. Et nous souhaitons pouvoir aider tout lecteur, chrétien confronté à un état de crise, ou incroyant, agnostique se posant des questions face aux crises de la vie, particulièrement au sujet de la maladie et de la mort.

Dans le N° 3/85, nous avions aussi examiné **«le défi du mouvement charismatique face à la maladie».** Nous en avons noté l'aspect positif et l'interpellation qu'il adresse aux chrétiens trop prêts à toujours accepter la maladie comme une sorte de fatalité : Dieu le permet, Dieu l'envoie... Non ! L'Evangile montre et démontre que «**Jésus guérit**», et c'est vrai encore aujourd'hui. Mais il y a aussi parfois des excès de ce côté, et nous avons terminé notre étude en demandant : «**Que faire, face à la maladie ?**» - ou **en cas d'accident aux suites graves -.**

«**Malade !... Que faire ?...**»

La Bible n'affirme jamais que la guérison d'une maladie soit liée automatiquement à une sincère confession des péchés, à l'abandon du péché, à la foi du malade. Elle le promet bien des fois, mais jamais comme une chose due par Dieu au croyant. Madame J. Blocher l'a naguère démontré dans un petit livre intitulé : «**Dieu nous doit-il la santé ?**», aux Editions des Bons Semeurs. Elle y adoptait une position un peu polémique, aux débuts du Mouvement de Pentecôte en France, et nous ne voulons pas ici polémiquer, mais travailler à l'édification de nos lecteurs, c'est-à-dire les aider à construire leur personnalité

chrétienne, dans l'obéissance de la foi, qu'ils soient malades ou bien portants.

IL Y A UNE REPONSE BIBLIQUE

Si nous ne pouvons approuver l'attitude de ceux qui promettent à tout malade la guérison, à condition qu'il se mette en ordre avec Dieu et qu'il ait la foi nécessaire, nous tenons cependant à affirmer que la Bible nous éclaire suffisamment au sujet de la maladie et de son issue, pour que nous puissions toujours, malade ou en bonne santé, jouir de la paix de Dieu et de la joie du salut.

Mais il est sûr qu'il y a parfois, pour le chrétien comme pour toute autre créature humaine, des moments difficiles, où il ne sait ni ne comprend «pourquoi Dieu permet cela !» Il a beau s'examiner honnêtement devant le Seigneur, sonder sa vie, mettre en ordre les choses qui peuvent être à mettre en ordre quant à son passé ou à son présent, la guérison ne vient pas et le trouble s'empare de lui.

Il peut s'agir d'une maladie proprement dite ou d'un accident et de ses suites. Le problème est le même : Pourquoi cela ? Pourquoi cette épreuve ? Pourquoi n'y a-t-il pas de progrès dans mon état ? Que dois-je faire - ou ne pas faire - quand on me donne des conseils contradictoires ? Comment échapper aux «consolateurs fâcheux», que Job a déjà connus ? Comment éviter de me laisser piéger ? Comment rester pleinement dans la volonté de Dieu, même s'Il semble m'abandonner ?...

Pour répondre à ces questions, il nous faut faire une «étude biblique» aussi honnête que possible, étudier ce que la Parole de Dieu dit dans son ensemble et ce qu'elle enseigne dans des cas qui peuvent évoquer le nôtre. «**Malade !... Que faire ?...**» - La Bible répond à cette question directe et à celles qui s'y

rattachent, selon les circonstances personnelles. N'est-elle pas «la lettre de Dieu aux hommes» ? Commençons donc par là et cherchons ce que la Bible dit de la maladie et de la guérison, de la vie ici-bas et de sa fin naturelle, comme aussi de ce qu'est la rédemption en Jésus-Christ.

Puis nous suivrons **divers témoignages** de chrétiens et de chrétiennes éprouvés dans leur santé et que Dieu conduit par des chemins différents.

Des faits **d'actualité** nous permettront aussi d'arriver à la conclusion :

«L'Eternel fait mourir
et il fait vivre... (I Samuel 2:6)

P.W.

LA BIBLE...
... et la maladie

par Pierre WIDMER

C'est ici la seconde livraison de notre Revue sur ce grand sujet : «LE CHRETIEN FACE AUX CRISES DE LA VIE». (1) Or la maladie est peut-être la cause la plus fréquente de crises graves dans la vie des hommes et tout aussi bien des chrétiens. La différence entre l'incroyant et le chrétien est que celui-ci a, non seulement un Sauveur, mais un Livre de référence absolument digne de confiance, «Le Livre», c'est-à-dire la Bible, Livre de la révélation divine.

Face à la maladie, dans une crise de vie provoquée par la maladie, il convient donc d'interroger d'abord la Bible, appelée aussi l'Ecriture Sainte, afin de savoir comment elle parle de l'homme, de sa destinée, de ce qui peut perturber sa vie sur la terre, maladie ou accident, et de la manière d'en sortir. Comment affronter la crise et en triompher ? Interrogeons donc la Bible.

Il faut commencer par le Livre de la Genèse, le premier de la Bible, qu'on appelle aussi celui «des

---

(1) **Voir notre N° 3/85**, avec les textes de Paul Baumann, Pierre et Christiane Widmer.

Nos citations bibliques sont extraites de la «**Bible à la Colombe**», l'une des plus récentes en français et des plus fidèles aux textes originaux.

commencements», parce que l'on y découvre l'origine de toutes choses : «**Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre**» (Gen. 1:1). Il parle des commencements de l'humanité et de ce qui a tout gâché dans les relations de l'homme avec Dieu : le péché, la désobéissance à l'ordre divin, avec ses conséquences tragiques.

Mais une chose étonne le chercheur : il n'est pas parlé de la maladie dans le livre de la Genèse. Seul, l'adjectif «malade» est employé, tardivement, au chapitre 48, verset 1 : «**...on vint dire à Joseph : voici que ton père est malade**». Par contre, une réalité éclate, dès le 3è chapitre, celle de la mort, en châtiment du péché.

1) Premier enseignement biblique : Tu mourras !»

La Genèse présente la vie humaine sur la terre comme une existence qui a son terme inéluctable, depuis que l'homme a transgressé l'ordre reçu et péché contre Dieu :

> «**Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras**». (Gen. 2:17)

Dès le chapitre 3, la Genèse rapporte la première désobéissance de l'homme, ainsi que les conséquences immédiates et lointaines du péché. La sanction divine se termine ainsi :

> «**C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain,**
> **Jusqu'à ce que tu retournes dans le sol,**
> **D'où tu as été pris ;**
> **Car tu es poussière,**
> **Et tu retourneras à la poussière**». (Genèse 2:17)

La mort est annoncée comme châtiment du péché, mais rien n'est dit sur la façon dont elle se produira,

non plus que sur la maladie. Cela n'est pas dit non plus dans les passages parallèles :

«Si le Tout-Puissant ramenait à lui Son esprit et Son souffle,
Toute chair périrait en même temps,
Et l'homme retournerait à la poussière». (Job 34:14-15)

«Tu fais retourner l'homme à la poussière,
Et tu dis : Fils d'Adam, retournez !» (Ps. 90:3)

«Tu leur retires le souffle : ils expirent
Et retournent dans leur poussière». (Ps. 104:29)

«Tout va dans un même lieu ;
Tout provient de la poussière,
Et tout retourne à la poussière». (Eccl. 3:20)

«... avant que la poussière retourne à la poussière, comme elle y était,
et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné». (Eccl. 12:7)

Le premier cas de mort, de décès dans la Bible, n'est pas le fruit d'une maladie, mais d'un meurtre :

«Caïn se dressa contre son frère Abel et le tua». (Genèse 4:8)

On lie habituellement la notion de mort à celle de maladie, mais dans la Genèse, ce n'est pas évident. C'est au péché qu'il faut rattacher la mort. Il est sûr que la mort ne serait pas intervenue sans le péché initial. Dieu avait prévu pour l'homme la vie éternelle, et la Genèse montre la relation entre le péché et la mort :

«L'Eternel Dieu dit : Maintenant que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal, évitons qu'il tende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre éternellement. L'Eternel Dieu le renvoya du jardin d'Eden...» (Genèse 3:22-23).

La suite du texte montre que Dieu a pris des dispositions pour «garder le chemin de l'arbre de vie» (vt. 24).

L'homme devait donc subir la mort comme châtiment du péché. Bien plus tard, l'apôtre Paul donnera l'explication théologique de ce jugement qui s'est abattu sur le genre humain, de génération en génération :

«Par un seul homme, le péché est entré dans le monde,
et par le péché la mort ; (...)
ainsi la mort a passé sur tous les hommes,
parce que tous ont péché...»

(Epître aux Romains 5:12ss.)

Ce développement de l'apôtre Paul est en relation avec la doctrine du salut par la grâce de Dieu, par la foi en Jésus-Christ (vt. 15 et suivants). Et le chapitre 6 s'achève par un texte universellement connu des chrétiens :

«Le salaire du péché, c'est la mort ;
mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle
en Christ-Jésus, notre Seigneur». (Rom. 6:23)

Voici retrouvée la vie, la vie véritable, la vie éternelle, dans la perspective du plan de Dieu. Mais il n'est toujours pas question de maladie.

2) Un terrible refrain : «Puis il mourut».

Il faut revenir à la Genèse, chapitre 5 pour trouver ce macabre refrain qui décrit la fin terrestre de toute vie humaine : **«Puis il mourut».** Nous y trouvons neuf brèves biographies des premiers «chefs de famille» de l'histoire biblique :

- Adam vécut 930 ans ; puis il mourut. (Gen. 5:4)
- Seth vécut 912 ans ; puis il mourut. (v. 8)
- Enosch vécut 905 ans ; puis il mourut. (v. 11)

Et ainsi de suite pour Qenam, Mahalaleêl, Yéred.

Seul, Hénoc, qui vécut 365 ans, «marcha avec Dieu» ; puis il ne fut plus, parce que Dieu l'enleva (vt. 24). Il est l'exception qui confirme la règle. Dans le Nouveau Testament, Hébreux 11:5 le rappelle, en précisant :

«C'est par la foi qu'Hénoc fut enlevé,
de sorte qu'il ne vit point la mort ;
et on ne le trouva plus, parce que Dieu l'avait enlevé.
Car avant son enlèvement, il a reçu le témoignage qu'il plaisait à Dieu».

Mais après cette glorieuse exception, le triste refrain reprend pour Mathusalem, qui eut beau vivre durant 969 ans !... «puis il mourut !» (Gen. 5:27). Et Lemek aussi, âgé de 777 ans : «puis il mourut» (vt. 31).

Cependant, rien n'est dit sur la manière dont ces premiers hommes mouraient. Et Noé, par lequel Dieu restaura une nouvelle humanité après le déluge, subit le même verdict : «Noé vécut 950 ans, puis il mourut». (Gen. 9:28)

Il faudra parcourir bien des pages de la Bible pour trouver une explication à cette mort «naturelle». Il en est de même d'ailleurs pour les femmes. Ainsi lisons-nous de l'épouse d'Abraham : «La vie de Sarah fut de 127 ans : telles furent les années de sa vie. Sara mourut à Qiryath-Arba». (Gen. 23:1). Rien de plus.

3) Le vieillissement et la mort

Ce sera seulement pour Abraham, «le père des croyants», que nous aurons une explication :

«La durée de la vie d'Abraham fut de 175 ans. Puis Abraham expira. (C'est-à-dire qu'il rendit son

dernier souffle de vie).
Il mourut après une heureuse vieillesse,
âgé et rassasié de jours...» (Gen. 25:7)

Combien est expressive cette brève description de la mort d'Abraham ! Aucune trace de «maladie» : Une vieillesse heureuse, un grand âge, un rassasiement de jours et d'années ! ... «Il expira» : Il mourut. Une atmosphère de paix empreint ce passage. Les choses semblent aussi simples pour Ismaël (vt. 17). Il en sera de même pour Isaac (Gen. 35:27-29).

Mais entre temps, nous décelons la première cause douloureuse d'un décès «naturel» : Celui de Rachel, suite à un mauvais accouchement, peut-être une hémorragie (Gen. 35:16-19).

Quant à Jacob, c'est pour lui le premier qu'il est écrit :

«... **on vint dire à Joseph : Voici que ton père est malade**». (Gen. 48:1)

Nous allons découvrir le phénomène du vieillissement et des infirmités qui l'accompagnent. Dans la Bible, c'est le phénomène initial qui mène à la mort. On peut se demander s'il aurait eu lieu dans le cas où Adam et Eve n'auraient pas désobéi. Mais tous les êtres vivants sont soumis au vieillissement. On peut lire dans Romains 8 que «la création a été soumise à la vanité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise» (Rom. 8:20). Nous avons vu que Dieu a pris des dispositions décisives pour empêcher l'homme de vivre éternellement sur la terre après la chute. Mais il est clair que le processus du vieillissement, de la diminution des facultés humaines, intervient au premier chef pour mener l'homme à la mort.

Le premier cas mentionné clairement est celui d'Isaac :

«Isaac devenait vieux, et ses yeux s'étaient affaiblis au point qu'il ne voyait plus. Alors, il appela Esaü, son fils aîné, et lui dit (...) : Je suis vieux, je ne connais pas le jour de ma mort». (Gen. 27:1 et 2)

Isaac ne sait pas quand il va mourir, mais il s'y attend et s'y prépare, sereinement, apparemment sans autre «maladie» que les infirmités de la vieillesse, en particulier la vue qui baisse. (Cf. 48:10 ; 1 Sam. 3:2).

Au chapitre 36 de la Genèse, il y a une énumération qui rappelle celle du chapitre 5, en plus sèchement dit : «Bella mourut ; (...) Yobab mourut ; (...) Houcham mourut ; (...) Hadad mourut ; (...) Samla mourut ; (...) Saül mourut ; (...) Baal-Hanân mourut (vts 33, 35, 36, 37, 38, 39). On croirait entendre le glas. Mais rien n'est dit sur la cause de leur mort.

Au contraire, pour Jacob, son départ pour l'au-delà est annoncé à plusieurs reprises : **«Les jours d'Israël touchaient à leur fin»** (Gen. 47:29). Les versets suivants décrivent ce qu'il attend de son fils Joseph pour son ensevelissement. Puis vient l'annonce : **«On vint dire à Joseph : Voici que ton père est malade».** De quelle maladie ? On ne sait. Puis-je dire qu'il s'agit de «la maladie de vieillesse» ? En effet, il est écrit :

«Israël (Jacob) **rassembla ses forces et s'assit sur son lit»** (Gen. 48:2).

C'est un vieillard à bout de forces, usé par l'âge. Et le verset 10 du même chapitre ajoute :

«Les yeux d'Israël étaient appesantis par la vieillesse ; il ne pouvait plus voir».

Puis il agit en pleine conscience, donnant la bénédiction à Ephraïm et Manassé en plaçant le plus jeune avant l'aîné. Et il dit tranquillement : **«Voici que je vais mourir !»** (Gen. 48:21).

Il prononcera encore sa bénédiction prophétique sur ses douze fils et leur descendance et, après cet immense effort, il conclut simplement :

«Je vais rejoindre mes ancêtres décédés ;
ensevelissez-moi avec mes pères,
dans la caverne qui est au champ d'Ephron (...)
Lorsque Jacob eut achevé de donner ses ordres à ses fils,
il se remit au lit, il expira
et fut réuni à ses ancêtres décédés». (Gen. 49:29-33)

La fin de Joseph est présentée aussi simplement :

«Joseph dit à ses frères : «Je vais mourir !
Mais Dieu interviendra pour vous à coup sûr (...)
Joseph mourut, âgé de 110 ans...» (Gen. 50:22-26)

Le livre de l'Ecclésiaste est celui qui décrit le mieux, de façon complète et très poétique, le phénomène du vieillissement qui conduit à la mort, sans qu'il soit question de maladie. Les images employées évoquent successivement le déclin des facultés, avec des métaphores poétiques concernant les diverses parties du corps humain : bras, jambes, dents, yeux, oreilles (ou lèvres), cordes vocales, cheveux blanchissant, cœur fatigué, manque d'appétit,
«car l'homme s'en va vers sa demeure éternelle...» (Eccl. 12:3 ss)

Il est bon de noter que l'auteur sacré commence ce passage par un avertissement au jeune homme à se souvenir de son créateur

«... avant que les jours du malheur viennent
et que les années soient proches dont tu diras :
Je n'y trouve aucun agrément (plus de plaisir)**...»** (Eccl. 11:9 à 12:2).

Les diverses versions françaises de la Bible donnent des traductions complémentaires, qu'il faut lire, de ce beau texte d'Ecclésiaste 12, et des notes explicatives

qui aident à le comprendre : Il n'est au monde aucune page de la littérature humaine égalant en beauté et en vérité cette description de la vieillesse selon la Parole de Dieu.

C'est le chemin naturel qui conduit à la mort. Mais il faut en venir au problème de la maladie qui, trop souvent de nos jours, prive l'homme, la femme, de ce rassasiement de jours et d'une fin paisible, dans l'acceptation du plan de Dieu : «Tu mourras...»

4) L'Ancien Testament et la maladie

Quand on sait qu'il faut mourir, quand on l'admet comme un ordre naturel établi par Dieu, il est sans doute plus facile de parler de la façon de mourir et de ce qui en est la cause la plus fréquente, après le vieillissement, à savoir la maladie.

La lèpre est, semble-t-il, la première maladie nommée dans la Bible en Exode 4:6. Moïse en fut frappé d'une manière toute particulière, à la fois parce qu'il avait douté de ce que Dieu voulait faire par lui, et comme un signe évident du pouvoir qu'il recevait. A volonté, il pourrait présenter à Pharaon une main couverte de lèpre blanche, ou purifiée de cette lèpre, simplement en mettant sa main dans son sein (Ex. 4:6-7). Ce n'est donc pas une maladie destinée à faire mourir Moïse, mais à glorifier Dieu (cf. Jean 9:3).

Il sera souvent question de la lèpre dans le Lévitique (13:3, 11, 13, 30, 45 ; 14:2, 34 ; 22:4). Des lois cérémonielles strictes sont dans la législation mosaïque au sujet des lépreux. La lèpre paraît exister d'abord comme un châtiment de Dieu (exemples : Nb 12:10 ; 2 Chr. 26:19). Mais on pouvait en guérir, en être purifié, et Jésus a guéri de nombreux lépreux (cf. Mat. 8:2-3 ; 10:8 ; 11:5 ; 26:6 et les passages

parallèles dans Marc et Luc).

La quatrième plaie d'Egypte est celle des mouches venimeuses, et la cinquième, celle de la peste très grave, ou mortalité sur le bétail (comparez Ex. 8:16 ss. et 9:1-7). La sixième plaie est celle des «ulcères formés par une éruption de pustules», provoqués par les cendres jetées au vent sur l'ordre de l'Eternel par Moïse et Aaron. Cela ne semble pas avoir été une «maladie à la mort». Mais Exode 15:26 promet à Israël, s'il devient obéissant, de n'être «frappé d'aucune des maladies dont ont été frappés les Egyptiens» ;

«**car je suis l'Eternel qui te guérit**» (Ex. 15:26).

Cette promesse conditionnelle a peut-être été abusivement interprétée en faveur de tout chrétien «en ordre» avec son Dieu.

Exode 23:25 répète :

«J'éloignerai la maladie du milieu de toi !
Il n'y aura dans ton pays ni femme qui avorte, ni femme stérile,
Je remplirai le nombre de tes jours».

Voilà une allusion à la maladie «mortelle», empêchant l'homme de vieillir naturellement. Cela est confirmé par les textes du Deutéronome :

«(Si tu obéis...) L'Eternel éloignera de toi toute maladie ;
Il ne t'enverra aucune de ces mauvaises maladies d'Egypte, qui te sont connues,
mais il en frappera tous ceux qui te haïssent».

(Deut. 7:15 ; cf. chap. 28:59-60 ; 32:24)

Dans ces derniers passages, il est question de **maladies graves** (28:59) ; pour la première fois il est dit :

«L'Eternel te frappera miraculeusement, toi et ta descendance,

par de grandes plaies persistantes,
par des maladies graves et persistantes.
Il amènera sur toi toutes les épidémies d'Egypte,
devant lesquelles tu tremblais,
et elles s'attacheront à toi.
L'Eternel fera même venir sur toi toutes sortes de maladies et de plaies qui ne sont pas décrites dans le livre de cette loi,
jusqu'à ce que tu sois détruit». (Deut. 28:59-61)

Dieu est bien le Seigneur, l'Eternel, souverain, maître de la vie et de la mort. Il se révèle ici comme celui qui envoie les maladies.

L'Ancien Testament emploie une quarantaine de fois le mot «malade» ou «maladie», sans toujours préciser de quoi il s'agit. Parfois, il est seulement question de «faire le malade» ou de «se rendre malade», d'avoir «l'air malade», ce qui revient à dire «n'être pas en bonne santé» (cf. 1 Sam. 13:2 et 5 ; Néh. 2:2 ; Prov. 13:12). La nature et le nom de la maladie ne sont pas précisés (cf. 1 Rois 14:1 ; 2 Rois 15:2 ; 8:7-8; Prov. 18:14). D'autres fois la maladie est précisée (cf. 1 Rois 15:23 ; 2 Chr. 16:12 ; 21:15). Ce peut être aussi une maladie mortelle (cf. 1 Rois 17:17 2 Rois 20:1 ; Esaïe 38:1 ; 2 Rois 13:14).

Les principales maladies mentionnées dans l'Ancien Testament sont, dans l'ordre : la lèpre et les affections de la peau, la peste et les ulcères, la fièvre, la cécité, les hémorroïdes, la dysenterie (cf. Ex. 4:6 ; 9:9 ; Lév. 13:6-8, 30, 39 ; Deut. 28, 27, 28 ; 1 Sam. 5:6 ; Job 2:7 ; 2 Chr. 21, 15 ss.). Cette liste n'est pas limitative.

5) L'attitude face à la maladie

Dans l'Ancien Testament, elle n'est pas du tout

fataliste. La maladie est considérée comme un avertissement ou un jugement de Dieu. Il s'agit donc de s'humilier devant Lui, de se repentir de ses égarements, de Lui demander pardon et de compter sur le Seigneur pour le rétablissement et la guérison, sans oublier qu'Il est le Seigneur souverain. A ce sujet, la prière de Salomon, lors de la dédicace du temple, est caractéristique :

«Quand la famine, la peste, la rouille (...) seront dans le pays (...) quand il y aura des fléaux ou des maladies quelconques ;
Si un homme, si tout ton peuple d'Israël fait entendre
des prières et des supplications,
et que chacun reconnaisse la plaie de son cœur
et étende les mains vers cette maison,
- exauce-les des cieux, du lieu de ta demeure, et pardonne ;
agis, et rends à chacun selon ses voies,
toi qui connais le cœur de chacun (...)
et ils te craindront tout le temps qu'ils vivront...»

(1 Rois 8:37-40)

Il y a aussi l'attitude d'entière soumission à la volonté de Dieu, dans le cas d'Elisée, le prophète, qui **«était atteint de la maladie dont il mourut».** Nous voyons Joas, roi d'Israël pleurer sur lui, alors qu'Elisée agit avec une extraordinaire autorité spirituelle (cf. 2 Rois 13:14-19). Et le récit s'achève par ces simples mots : **«Elisée mourut et on l'enterra»** (vt. 20). Or, il était le successeur d'Elie, qu'il avait vu monter au ciel dans un char de feu, et il avait reçu «une double portion de son esprit» ! (2 Rois 2:9-15).

Mais tous n'ont pas la même attitude. Dans 2 Rois 1:2, nous voyons le roi Achazia tomber par le treillis de sa chambre haute à Samarie, «et il en fut malade».

Alors il se tourne vers les faux-dieux :

**«Il fit partir des messagers et leur dit :
Allez, consultez Baal-Zéboub, Dieu d'Ekron, pour savoir si je guérirai de cette maladie».**

Et c'est le récit de la mort tragique de ce roi, après celui de ses trois troupes de cinquante hommes, frappés par Dieu :

**«... Ainsi parle l'Eternel : parce que tu as envoyé des messagers pour consulter Baal-Zéboub, Dieu d'Ekron,
- est-ce parce qu'il n'y avait point en Israël de Dieu dont on puisse consulter la parole ? -
eh bien ! le lit sur lequel tu es monté,
tu n'en descendras pas, car tu mourras certainement».** (2 Rois 1:16)

Terrible avertissement, à retenir pour tous ceux qui sont tentés de chercher du secours auprès des forces occultes, ennemies de Dieu.

Mais il y a aussi ceux qui, dûment avertis de leur mort prochaine, se tournent vers Dieu, humblement, avec larmes, dans l'espoir d'être exaucés et de pouvoir vivre encore, guéris. C'est le cas d'Ezéchias, dont la maladie est rapportée trois fois dans l'Ecriture Sainte, d'abord dans 2 Rois 20, puis dans 2 Chroniques 32, et enfin dans Esaïe 38, avec le cantique écrit après sa guérison.

Il faut lire ce récit, plein d'enseignements pour nous encore aujourd'hui. On peut parler dans son cas d'exaucement de prière, à la suite d'une attitude exemplaire de confiance en Dieu. Mais il y a aussi utilisation d'un moyen thérapeutique, sans doute en usage à cette époque :

«Esaïe avait dit : qu'on apporte une masse de figues,

et qu'on les étende sur l'ulcère ; et Ezéchias vivra».
(Esaïe 38:21)

Des soins ont donc été donnés à Ezéchias en fonction de sa maladie, un ulcère - sans autre précision -. Il a prié «en versant d'abondantes larmes devant l'Eternel», suite au message reçu :

«Ainsi parle l'Eternel : Donne des ordres à ta maison, car tu vas mourir, et tu ne vivras plus».
(vt. 1)

Et pourtant, il semble que cette prière ait été plutôt celle d'un «propre juste», d'un homme qui n'a rien à se reprocher devant Dieu (voir les versets 2 et 3). Mais Dieu ne juge sans doute pas comme nous. Il renvoie Esaïe parler à Ezéchias :

«J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes.
Voici, j'ajouterai à tes jours quinze années (de vie)». (Esaïe 38:5)

Dieu ne se contente pas de prolonger de quinze années la durée de la vie d'Ezéchias ; il lui fait d'autres promesses, de délivrance et de protection pour lui-même et pour Jérusalem. Et Ezéchias prononce un «cantique» rempli de reconnaissance. Il s'engage :

«Je marcherai humblement pendant toutes mes années, à cause de l'amertume de mon âme...» (jusqu'au terme de mes années, après avoir été ainsi affligé). (Esaïe 38:15)

Hélas ! Ezéchias ne tiendra pas sa promesse, et l'on peut se demander si la guérison «miraculeuse» accordée par Dieu, si ce sursis de vie n'a pas été dommageable, puisqu'il s'est livré à l'orgueil et a donné le jour à l'impie Manassé (cf. 2 Rois 21:1 ss. ; 24:3-4 ; 2 Chr. 32:24-25).

Mais il est temps de passer à l'enseignement du Nouveau Testament.

6) Le Nouveau Testament et la maladie

Nous avons vu dans l'Ancien Testament la relative discrétion du texte biblique concernant la maladie, sa nature, l'attitude en face d'elle, dans une quarantaine de passages. Nous avons laissé de côté bien d'autres textes se rapportant directement aussi à une maladie ou à une infirmité, qu'il faudrait étudier dans un travail plus fouillé que celui-ci.

Il est souvent question des aveugles dans l'Ancien Testament. Mais c'est généralement pour admettre cette infirmité, comme celle des boîteux, en recommandant une attitude de prévenance et de protection à leur égard (ex. Lév. 19:14 ; Deut. 27:18 ; Job 29:15). Il y a également une réserve à leur sujet et ils sont privés du droit de s'approcher de Dieu pour le servir, comme aussi tous ceux qui présentent un défaut corporel (cf. Lév. 21:17-23 ; 2 Sam. 5:8). Ils sont en situation d'infériorité par rapport aux gens en bonne santé. Mais de nombreuses promesses de guérison leur sont faites pour le temps messianique, surtout dans le livre du prophète Esaïe (cf. Es. 29:18 ; 35:5-6 ; 42:7,16,18). Lors du retour de l'exil et du rétablissement d'Israël, aveugles et boîteux y auront part (cf. Jér. 31:8).

Nous laissons aussi de côté le cas des lépreux, dont on sait le triste sort en Israël, victimes d'une véritable ségrégation. La lèpre semble avoir été une sorte de malédiction particulière et les lépreux, soumis à des prescriptions rituelles très strictes, en cas de guérison, pour rentrer dans la société israélite. Il faut lire à ce sujet les longs chapitres 13 et 14 du Lévitique.

Dans le Nouveau Testament, c'est tout différent, à tous égards, justement parce que l'on entre dans les temps messianiques. «**Le Royaume de Dieu est proche**», annonçait Jean-Baptiste, le Précurseur. Et

Jésus lui-même a commencé son ministère public en répétant la même phrase : «Repentez-vous, **car le Royaume des cieux est proche**» (cf. Mat. 3:2 ; 4:17 ; Marc 1:14-15). En une autre occasion, le Seigneur Jésus répond aux pharisiens : «Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, **le Royaume de Dieu est donc venu vers vous**» (Mat. 12:28). Et aux soixante-dix disciples envoyés deux à deux devant lui, Jésus dit entre autres choses dans leur ordre de mission : «Dites-leur : **Le Royaume de Dieu s'est approché de vous**» (Luc 10:9). Des dizaines de fois, il sera question, dans les Evangiles, du «Royaume de Dieu» ou du «Royaume des cieux», cette dernière expression étant employée de préférence par Matthieu.

Quand le Royaume est là, présent en la personne du Roi, il est évident que les choses prennent une autre proportion, même si Jésus a dit une fois :

«Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous».
(Luc 17:21)

Et Jésus dira une autre fois : «**Mon Royaume n'est pas de ce monde**» (Jean 18:36), marquant bien la distance. Ce n'est pas encore le temps du rétablissement de toutes choses, et la maladie est encore là.

On croirait même que la maladie est présente constamment comme un défi au Fils de Dieu, durant son incarnation et son ministère terrestre. Bien plus souvent que dans l'Ancien Testament, il y est question de malades et de maladies, y compris les possessions démoniaques. C'est que le prophète Esaïe avait annoncé (chapitre 61:1-2) quel serait le ministère du Messie, Serviteur de l'Eternel, et Jésus a repris cela à son compte à Nazareth :

L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'Il m'a oint

Pour guérir ceux qui ont le cœur brisé,
Pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ;
Il m'a envoyé pour proclamer aux captifs la délivrance,
Et aux aveugles le recouvrement de la vue,
Pour renvoyer libres les opprimés,
Pour proclamer une année de grâce du Seigneur».
(Luc 4:18-19)

Il fallait donc que Jésus se révèle ainsi par des «signes» et des «prodiges» qui authentifiaient sa mission. Il lui fallait relever le défi de Satan. Mais au reste, les maladies mentionnées dans le Nouveau Testament sont à peu près les mêmes que dans l'Ancien Testament. Le plus souvent, il est parlé d'une manière très générale de «ceux qui étaient malades», «quelques» ou «tous», tel ou tel malade, sans autre précision. Ou bien c'est «un aveugle», ou «deux aveugles», «des aveugles et des boîteux», «plusieurs aveugles», «des boîteux», «un boîteux de naissance», quelqu'un qui «avait la fièvre», par exemple la belle-mère de Pierre (ou le père de Publius, dans Actes 28:8). C'était aussi «un lépreux», «dix lépreux», «un paralytique», «des paralytiques», «un sourd», «un esprit muet et sourd» dans un enfant… Nous verrons les références dans les guérisons opérées par Jésus.

7) Jésus relève le défi de la maladie

Jésus a relevé le défi des agressions et de la servitude provoquées par la maladie dans la vie des hommes. Il est apparu comme l'Oint de Dieu, revêtu de la puissance du Saint-Esprit, plus puissant qu'aucune force - fût-elle satanique - asservissant les hommes. Son premier miracle, aux noces de Cana, est peut-être l'exception, une démonstration «gratuite»

du pouvoir de Jésus : un «acte de puissance» - c'est l'un des sens du mot miracle, avec celui de «signe» ou de «prodige».- De même la tempête apaisée. Mais la plupart des autres miracles sont des guérisons dans divers domaines et de diverses façons.

L'Evangile de Jean rapporte probablement les premiers miracles de Jésus. C'est d'abord la guérison du fils d'un officier royal, malade, près de la mort. D'une parole, à distance, Jésus le guérit : «Va, ton fils vit» (Jean 4:46b-54). Puis c'est le miracle à la piscine de Béthesda : (là, sont rassemblés) **«une multitude de malades, d'aveugles, de boîteux, d'estropiés, de paralytiques** (...). **Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans (...). Veux-tu retrouver la santé ? Lui demande Jésus (...) - Seigneur, je n'ai personne** (...) **- Lève-toi, prends ton lit et marche, lui dit Jésus. Aussitôt, cet homme retrouva la santé ; il prit son lit (son tapis ou sa natte) et se mit à marcher».** (Jean 5:2-9)

Nous ne passerons pas en revue tous les **miracles accomplis par Jésus.** Jean rapporte comme les trois autres évangélistes celui de la multiplication des pains (Mt. 14:15-21 ; Marc 6:30-44 ; Luc 9:10-17 ; Jean 6:1-13). Une seconde multiplication des pains, en réponse au besoin de la foule est relattée par Mt. 15:32-39 et Marc 8:1-9. Actes de puissance et de compassion. Mais que de malades guéris par Jésus ! Voici une liste non exhaustive.

Les trois synoptiques mentionnent, presque toujours parallèlement, à Capernaüm, la **guérison** d'un démoniaque possédé d'un esprit impur ; celle de la belle-mère de Pierre, atteinte de fièvre ; celle de plusieurs malades souffrant de divers maux et des démoniaques (Mat. 8:14-17, Marc 1:23-34 ; Luc 4:33-41). Puis, c'est la guérison d'un lépreux et d'un

paralytique (Mat. 8:1-4 ; 9:1-8 ; Marc 1:40-45 ; 2:1-12 ; Luc 5:12-26). Un homme à la main sèche sera guéri à Capernaüm (Mat. 12:9-14 ; Marc 3:1-6 et Luc 6:6-11).

Mat. 8:5-13 et Luc 7:1-10 évoquent la guérison du serviteur d'un centenier romain, paralysé et violemment tourmenté :

«Seigneur (...), **dis seulement un mot, et mon serviteur sera guéri** (...)
Puis Jésus dit au centenier : Va, qu'il te soit fait selon ta foi !
Et à l'heure même le serviteur fut guéri».

On cite souvent en exemple ce centenier dont Jésus a dit que, même en Israël, il n'a pas trouvé une aussi grande foi...

Luc est seul à rapporter la **résurrection** du fils de la veuve de Naïn, dont il eut compassion : Ne pleure pas !...

«Jésus fit arrêter le cortège et dit :
Jeune homme, je te le dis : Lève-toi !
Et le mort s'assit et se mit à parler».

Délivrance instantanée, inspirée par la seule compassion de Jésus, mais qui provoque la crainte et oblige la foule à glorifier Dieu. (Luc 7:11-17).

Matthieu 12:22 et Luc 11:14 rappellent la **guérison d'un démoniaque muet** à Capernaüm et la vive discussion qui s'ensuivit. Mais Matthieu seul explique comment agit un esprit impur qui est chassé d'un homme. Par contre, les trois synoptiques donnent des détails sur la **délivrance** d'un ou de deux démoniaques gadaréniens (Mat. 8:28-34 ; Marc 5:1-20 et Luc 8:27-35 ; seul Mathieu parle de deux). C'est un des **exorcismes** les plus spectaculaires opérés par Jésus.

La **résurrection** de la fille de Jaïrus et la **guérison**

d'une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans (et qui avait vainement consulté les médecins), sont décrites par les trois synoptiques également (Mat. 9:18-26 ; Marc 5:22-43 ; Luc 8:41-56) ; mais seul Matthieu enchaîne avec la guérison de deux aveugles et d'un démoniaque (Mat. 9:27-34).

L'épisode de la femme cananéenne intercédant pour sa **fille possédée** d'un esprit impur est relaté par Mat. 15:21-29 et Marc 7:24-30 : ici encore, la foi exemplaire d'une païenne est honorée. La **guérison d'un sourd-muet** (Marc 7:31-37) amène Jésus à utiliser ses doigts et sa salive. Le passage parallèle de Mat. 15:29-31 mentionne de nombreuses autres guérisons (**boîteux, aveugles, estropiés** et **beaucoup d'autres**).

La guérison d'**un lunatique** au Mont Hermon, rapportée à la fois par Matthieu (17:14-27) Marc (9:14-27) et Luc (9:37-42), conduit Jésus à enseigner aux disciples - qui n'ont pu chasser le démon - deux choses importantes :

a) C'est à cause de votre petite foi ;

b) Cette sorte de démon ne sort que par la prière et par le jeûne.

La guérison d'un aveugle-né, relatée seulement par Jean (chapitre 9:1-41) nous vaut aussi au moins deux, et même trois enseignements capitaux :

a) Cet homme n'est pas né aveugle parce que lui ou ses parents auraient péché, Jésus est catégorique ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées. Cela nous rappelle le cas de Job, homme intègre et craignant Dieu, devenu la cible de Satan, avec la permission de Dieu, pour que finalement toute gloire Lui en revienne.

b) Ici, Jésus a craché par terre, a fait de la boue, en a enduit les yeux de l'aveugle et l'a envoyé se laver à la

piscine de Siloé ; il ne s'est donc pas contenté d'ordonner la guérison, mais il a utilisé des moyens, dérisoires peut-être ! Jésus est souverain. Dieu est souverain. Il agit comme il Lui plaît, toujours avec compassion et pour le salut de l'homme (voir la fin du récit : vts. 35-38) ;

c) Enfin, cette guérison met en évidence que «Jésus est la lumière du monde» (vt. 5) et que «si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, celui-là, Dieu l'exauce» (vt. 31).

La femme, liée depuis dix-huit ans par Satan, et qui était **infirme**, ne pouvant se relever, a été guérie instantanément par imposition des mains et cette seule parole de Jésus : «**Femme, tu es délivrée de ton infirmité**». Quelle autorité divine et quelle simplicité admirable dans la thérapie de Jésus pour la délivrance de cette femme ! Luc 13:10-17 est seul à rapporter ce miracle, où éclate la compassion spontanée de Jésus, rien qu'à voir cette femme liée.

Jésus saisit la présence d'un **homme hydropique** en Pérée, un jour de sabbat, dans la maison d'un chef des pharisiens, pour tester l'état d'esprit et la compassion des responsables juifs. «Devant leur silence, **il prit le malade, le guérit et le renvoya**». Il n'est pas dit s'il s'est agi d'une imposition des mains de la part de Jésus, mais on peut le penser.

La maladie, la mort et la résurrection de Lazare, frère de Marthe et de Marie, sont racontées en détail seulement par Jean, au chapitre 11 de son Evangile. Jésus s'y révèle comme maître du temps et des circonstances, de la mort elle-même dans son horreur, puisque le corps de son ami était déjà en décomposition, décédé depuis trois jours. «**Je suis la résurrection et la vie**», dira Jésus à Marthe :

«**Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait**

mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours». (Jean 11:25)

Nous voici ramenés au problème essentiel, celui de la vie et de la mort, dont Dieu est le Maître. Qu'importe de mourir, quand on est à Christ, en Christ ! Il y aura encore d'autres guérisons rapportées par les évangiles ; mais cela n'ajoute rien de capital à ce que nous venons de voir sur la maladie dans les quatre évangiles, jusques y compris la guérison immédiate de Malchus, dont Pierre venait de couper l'oreille. (cf. Luc 22:49-51 et parallèles). La compassion de Jésus est aussi pour ses ennemis.

«Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons ; il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes» (cf. Mat. 5:45).

La guérison d'un malade ou d'un possédé n'est jamais une question de mérite, mais une manifestation de la miséricorde de Dieu, de sa bonté et de sa compassion.

8) Autres enseignements du Nouveau Testament

Nous nous sommes limités jusqu'ici aux quatre Evangiles. Les Actes des Apôtres et les Epîtres diverses apportent-ils un enseignement complémentaire concernant la maladie, ses causes, l'attitude à prendre face à elle ? Essayons de le découvrir.

a) Les causes de la maladie

Nous ne trouvons rien de nouveau. Le «Nouveau Dictionnaire Biblique» (Editions Emmaüs) déclare : «L'origine première de la maladie et de la mort est à rechercher évidemment dans le **péché** et dans la **chute**. L'homme fait à l'image de Dieu par une création parfaite, était destiné à une vie heureuse et éternelle,

et non pas à toutes les souffrances physiques et morales (Gen. 1:27, 31 ; 2:7 ; 3:22). Par le péché, la mort a fait son apparition, avec les maladies et les infirmités qui y conduisent (Rom. 5:12)... » (NDB, p. 463).

La première guérison opérée après la Pentecôte est celle d'un homme «boîteux de naissance» (Actes 3:2-11). Concernant les maladies et les gens tourmentés par un esprit impur, dont il est question en Actes 5:12-16, la cause de cet état misérable n'est pas dite. Il en est de même dans Actes 14:8-9.

Le monument de théologie qu'est l'Epître aux Romains ne donne aucune indication particulière sur l'origine des maladies. Il n'est question ni de microbes, ni de cancer, bien sûr ! On ne sait pas non plus pourquoi Timothée souffrait souvent de l'estomac (2), ni pourquoi, ni de quoi Trophime est resté malade à Milet, tandis que l'apôtre Paul continuait sa tournée (cf. 1 Tim. 5:23 ; 2 Tim. 4:20). En ce qui le concerne, Paul a dû vivre avec «son écharde dans la chair» - De quelle nature ? Peut-être une maladie des yeux ? (cf. Gal. 6:11) -. En tout cas, c'était pour l'empêcher de s'énorgueillir à cause des révélations reçues (cf. 2 Cor. 12:7-9). Etait-ce une maladie «préventive» dans le dessein de Dieu ?

Si Dieu a dit clairement, dès l'Ancien Testament, qu'il pouvait châtier son peuple désobéissant, c'est aussi clairement répété dans le Nouveau Testament (cf. Héb. 12:4-13). La maladie a sans doute bien des

---

(2) Proverbes 14:30 dit : **«Un cœur calme est la vie du corps, mais la jalousie est la carie des os»**. C'est une indication précise sur les maladies psycho-somatiques. Mais le «stress» moderne n'était sans doute pas connu en ce temps-là, lui qui provoque tant de brûlures et d'ulcères d'estomac. Ce n'était pas le cas de Timothée, qui, sur le conseil de Paul, dut se soigner par l'usage d'un peu de (bon) vin... (cf. 1 Tim. 5:23)

fois l'aspect d'un châtiment du Seigneur. Mais elle reste souvent un mystère. Et bien des chrétiens malades n'ont pas plus que Job, ou l'aveugle-né, le privilège de savoir que leur maladie n'a pour cause ni un châtiment mérité, ni un péché de leurs parents ou d'eux-mêmes (cf. Job 8 ; 2:5-7 ; Jean 9:2-3). Le Nouveau Testament se tait là-dessus, et beaucoup ne savent pas pourquoi ils sont infirmes ou malades.

Nous avons vu dans Luc 13:16 le lien direct, dévoilé par Jésus, entre certaines infirmités et le pouvoir de Satan (la femme courbée depuis dix-huit ans sans pouvoir se relever). La seule allusion à ce lien dans le reste du Nouveau Testament nous paraît être contenue dans le discours de Pierre chez Corneille :

«Dieu a oint d'Esprit-Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du diable ; car Dieu était avec lui».

(Actes 10:38).

Il est des chrétiens qui mettent beaucoup l'accent sur «le péché des ancêtres», «péché d'abomination» qui lierait encore un grand nombre de chrétiens, inconscients de ce lien (3). Il y a dans cet enseignement deux choses associées :

1 - d'une part, l'affirmation du Décalogue :

«Moi, l'Eternel ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent...» (cf Ex. 20:5 ; Deut. 5:9)

---

(3) **«Les yeux ouverts sur les ruses de Satan»** par Emile Kremer, Editions du Réveil, Mulhouse ; plusieurs rééditions.

2 - d'autre part, l'affirmation selon laquelle il s'agit essentiellement du péché d'occultisme, comme il est décrit dans Deutéronome 18:9-14 (cf. Lév. 20:1-8). Mais c'est une interprétation abusive, la Bible mentionnant bien d'autres péchés d'abomination, qui sont en horreur à l'Eternel (Ex. Lév. 18 ; 20:9-27 ; Deut. 17:1-7 etc...).

Il faut noter soigneusement que, si la malédiction divine est affirmée pour trois ou quatre générations de ceux qui haïssent l'Eternel, la bénédiction est promise jusqu'à mille générations pour les descendants de ceux qui le craignent. Et puis, surtout, l'efficace du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, la délivrance de la puissance du diable et du péché, par le Saint-Esprit qui habite en nous, est une merveilleuse réalité pour quiconque se repent et vit dans la communion de Dieu. Citons seulement deux textes en référence : Rom. 8:1-2 et 1 Jean 5:18-21.

Il importe donc de «vivre en Christ» et de ne pas faire une névrose obsessionnelle en cas de maladie, se demandant quel est le péché des ancêtres qui pèse sur nous. Jésus est venu pour nous affranchir entièrement du pouvoir du diable (cf. Jean 8:36).

«C'est pour la liberté que Christ nous a affranchis». (Gal. 5:1)

Aucun texte du Nouveau Testament n'autorise à penser, à affirmer qu'un chrétien né de nouveau, purifié par le sang de Christ et rempli du Saint-Esprit, pourrait être victime d'une maladie à cause d'un péché de ses ancêtres (4).

---

(4) «**Etude sur la Cure d'âme,** par le professeur Jacques Blocher, lors d'une pastorale libriste et méthodiste, en 1972 ; texte ronéotypé.

b) L'attitude face à la maladie

Dans le Nouveau Testament, qu'il soit malade ou bien portant, le chrétien est toujours invité à s'examiner lui-même avant de prendre part à la Sainte Cène, afin de voir s'il est en ordre avec Dieu et avec ses frères et sœurs, et afin de ne pas attirer un jugement sur lui-même à cause de ses péchés, refus de réconciliation ou autre. Paul attire vigoureusement l'attention des chrétiens de Corinthe là-dessus (cf. 1 Cor. 11:27-32 ; 2 Cor. 13:5).

Il doit être clair pour tout chrétien que, lorsque la maladie s'abat sur lui, surtout si elle est grave, c'est le moment de s'examiner devant le Seigneur, de lui demander : Pourquoi suis-je malade, Seigneur ? Non pas comme une revendication ou dans une attitude de révolte contre Lui, mais humblement, pour essayer de comprendre s'il y a un châtiment de Dieu pour une faute particulière, ou si c'est une épreuve qu'Il permet de la sorte.

Et si l'on ne comprend pas pourquoi on est malade ?... Cela peut arriver. Paul était sûr que son examen de conscience tournait à son avantage (cf. 2 Cor. 13:5 ss.). Et pourtant, il gardait son écharde dans la chair. Même pour le croyant, il peut donc y avoir un sentiment de révolte, ou une attitude de résignation, un certain fatalisme, «puisque c'est ainsi et qu'on n'y peut rien !» - La bonne attitude est celle de Paul, qui accepte son écharde, après avoir demandé trois fois à Dieu de l'en délivrer. Trois fois ! Certainement d'une prière précise et fervente. N'a-t-il pas obtenu de Dieu la guérison de dizaines ou de centaines de personnes ! Cette fois, c'est lui qui est en question. **A sa supplication** (notons bien le mot), **le Seigneur répond** de façon précise aussi : **«Ma grâce te suffit !»** (2 Cor. 12:9a).

Pauvre Paul ! Quel exaucement ! Il aurait eu de quoi se décourager. Eh bien ! non. Puisque Dieu a dit : «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse», Paul réagit très positivement par une acceptation qui paraît même être joyeuse : **«Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi !»** (2 Cor. 12:9b). Et il faut lire la suite de son témoignage, jusqu'à la phrase bien connue :

«Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort» (vt. 10).

On est loin d'une attitude passive ou fataliste : c'est une véritable collaboration avec Dieu, ce Dieu qui «a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes» (cf. 1 Cor. 1:27). Ce qui n'a nullement empêché Paul d'intervenir en faveur de l'homme «impotent des pieds, infirme de naissance, qui n'avait jamais marché», à Lystre, et de lui dire, voyant qu'il avait la foi nécessaire pour être guéri :

Lève-toi, droit sur tes pieds !» - «Il se leva d'un bond et se mit à marcher». (cf. Actes 14:8-9)

Sur l'Ile de Paphos, il avait rendu aveugle le magicien Bar-Jésus, au Nom du Seigneur. La puissance divine s'exerce dans la faiblesse humaine. (Actes 13:6-12). Mais à Iconium, Paul a été soumis à une terrible lapidation et «laissé pour mort». Et miracle : il est quand même vivant ! (cf. Actes 14:19-20).

A Philippes, Paul prend l'initiative de délivrer une servante d'un mauvais esprit (Actes 16:16-18). Conséquence ? Paul et Silas sont pris à partie, malmenés, battus de verges, jetés en prison, fers aux pieds... Dieu les délivre par un tremblement de terre - les grands moyens ! -, mais Il ne guérit pas miraculeusement leurs plaies, laissant au geôlier

converti le soin de les panser. Humour de Dieu, même dans les circonstances les plus tragiques ! (Actes 16:19-34)

9) Nous sommes encore sur la terre

Les diverses étapes du plan de Dieu pour la vie humaine et sur la terre présente sont à accepter dans leur déroulement, avec soumission au Seigneur. Certes,

> **«Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera»** (2 Pierre 3:13).

Là, il n'y aura plus de péché, plus de souffrances, plus de maladie... (cf. Apoc. 21:1-4). Notre espérance n'est pas celle des Témoins de Jéhovah. Jusque-là, nos conditions de vie restent tributaires des conséquences de la chute, y compris la maladie, quoiqu'en disent les tenants de la «Science Chrétienne».

Aux chrétiens de Rome, l'apôtre Paul écrivait en son temps :

> **«Nous aussi, qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps...»** (Rom. 8:23)

Nous vivons dans un corps «naturel» - ou animal -, qui sera semé ainsi dans la terre à notre mort (si le Seigneur n'est pas revenu nous chercher auparavant), pour ressusciter «corps spirituel» lors de la résurrection (cf. 1 Cor. 15:44). Dans la Seconde Epître aux Corinthiens, chapitres 4 et 5, Paul décrit ce processus de dépouillement, de vieillissement, de mort agissant en nous, rachetés de Jésus-Christ comme les autres !

> **«... dans cette tente où nous gémissons,**
> **désireux de revêtir notre domicile céleste par-dessus l'autre !**

... afin que ce qui est mortel en nous soit absorbé par la vie». (cf. 2 Cor. 4:10 ; 5:2 ; 5:4)

Toute maladie, toute infirmité nous rappelle cela, et rien n'est plus réconfortant que de rencontrer un croyant, plus ou moins âgé, atteint dans son corps et rayonnant de joie à la pensée de ce qui l'attend «au jour de Jésus-Christ», comme Paul l'écrivait aux Philippiens :

«Pour nous, notre cité est dans les cieux ;de là nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps humilié, en le rendant semblable à son corps glorieux, par le pouvoir efficace qu'il a de s'assujettir toutes choses».

(Philip. 3:20-21)

Ce sera alors la rédemption de notre corps, l'entrée dans le salut en présence du Seigneur Jésus lui-même, alors que, pour le moment, nous ne sommes sauvés qu'en espérance (cf. Rom. 8:24-25). Et l'Epître aux Hébreux précise :

«Comme il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, - après quoi vient le jugement -
de même aussi le Christ, qui s'est offert une seule fois pour porter les péchés d'un grand nombre,
apparaîtra une seconde fois,
sans (qu'il soit question du) péché,
pour ceux qui l'attendent en vue de leur salut».

(Héb. 9:27-28)

Nous n'oublions pas que le Seigneur Jésus a donné à ses apôtres une puissance surnaturelle, qui leur a permis, comme à Lui, d'attester que leur mission était de Dieu, par des signes, des miracles, des prodiges (même jusqu'à ressusciter un mort ; cf. Actes 20:7-12). Actes 5:12-16 manifeste d'une manière éclatante que les apôtres agissent au nom du Seigneur.

Et cela vient après la mort soudaine d'Ananias et de Saphira dans le sein de l'église de Jérusalem, comme démonstration du jugement de Dieu (c'est le contraire de la résurrection d'Eutychus !).

Plusieurs passages du Nouveau Testament manifestent ce qu'il y avait de prodigieux dans les guérisons opérées par le Seigneur Jésus ou par les apôtres.

Nous n'ignorons pas non plus que, de nos jours, il y a encore des miracles de guérison, que le don de guérison est une réalité, que des promesses formelles sont faites à l'Eglise par son Sauveur, qui en est aussi le Chef et le Seigneur. Quiconque annonce Jésus-Christ annonce en même temps Celui que déjà le prophète Malachie présentait comme **«le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons»** (Version Synodale : Mal. 4:2), ou «la guérison sous ses ailes» (La Colombe 3:20). **«Le soleil levant nous a visités d'en-haut»**, s'écriait Zacharie dans son cantique (Luc 1:78), et nous sommes au bénéfice de ses merveilleux rayons de grâce !

Cependant, quelquefois, notre santé spirituelle peut être meilleure que notre santé corporelle : Calvin en a été un exemple, et il faut lire à ce sujet 3 Jean 2 :

> **«Bien-aimé, je souhaite que tu prospères à tous égards, et que tu sois en bonne santé, comme prospère ton âme».**

Oui, nous sommes encore des créatures terrestres, dans un monde «qui gît sous la puissance du malin» - ou «soumis au pouvoir du malin» (1 Jean 5:19). Il est impossible que nous n'en subissions pas quelques dommages, ne serait-ce que les maux de dents, les rhumatismes, les céphalées, et le besoin de lunettes pour bien des gens atteints de défauts de la vue...

Et les guérisons miraculeuses ?

Sont-elles pour nous ? Sont-elles pour n'importe

qui ? Que faire en cas de maladie ? Il est des chrétiens pour compter avant tout sur une guérison miraculeuse. - Pourquoi pas ? Mais à condition de se tenir à toute la Parole de Dieu.

C'est vrai qu'au temps où Jésus était sur la terre, on se précipitait vers Lui pour être guéri. Citons seulement deux textes :

«Ils le suppliaient afin de toucher seulement la frange de son vêtement. Et tous ceux qui le touchèrent furent pleinement délivrés».

(Mat. 14:36 ; cf. Marc 3:10)

«Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous». (Luc 6:19). Cf. 8:43-46 : **«Jésus répondit : Quelqu'un m'a touché, car je sais qu'une force est sortie de moi».**

On peut raisonnablement penser que le ministère de Jésus a été unique pour l'œuvre de la rédemption, mais aussi pour guérir en tant que Fils unique de Dieu (Revoir le passage cité plus haut concernant Actes 10:38). Examinons alors ce qui est écrit du ministère des apôtres, principalement Pierre et Paul :

«On apportait les malades dans les rues et on les plaçait sur des litières et des grabats, afin que, lors du passage de Pierre, son ombre au moins puisse couvrir quelqu'un d'eux». (Actes 5:15)

«Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, au point qu'on appliquait sur les malades des linges ou des étoffes qui avaient touché son corps ; alors les maladies les quittaient, et les esprits mauvais sortaient». (Actes 19:11-12)

Dans Romains 15:18-19, Paul écrit :

«Car je n'oserais rien mentionner que Christ n'ait pas fait par moi, pour amener les païens à

l'obéissance, en parole et en œuvre, par la puissance des signes et des prodiges, par la puissance de l'Esprit».

On remarquera qu'il s'agit essentiellement d'un ministère missionnaire d'évangélisation, «afin d'amener les païens à l'obéissance» (de la foi). On peut donc penser que «les dons de guérisons» mentionnés deux fois dans 1 Corinthiens 12:9 et 30, s'ils sont des «charismes» accordés dans l'Eglise, le sont surtout en vue de glorifier Christ au dehors, comme signes de la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit. Les grands revivalistes modernes ont exercé ainsi leurs «dons de guérison» pour amener à Christ des gens qui, jusque-là, ne connaissaient pas l'Evangile. Dans l'Eglise même, dans la communauté locale, il semble y avoir une autre voie de guérison, sans exclure celle-là.

Conclusion : Que faire donc, quand on est malade ?

Pour les chrétiens, membres d'une église locale, véritable communauté fraternelle, il y a en effet une autre voie de guérison divine. Le Nouveau Testament ne paraît pas donner d'autre consigne claire concernant la vie courante, au sein de l'Assemblée des fidèles, que celle de Jacques 5:14-15, passage par lequel nous terminerons cette étude biblique au sujet de la maladie.

Certes, il y a des règles d'hygiène à suivre pour rester en bonne santé : on en trouvait déjà une quantité dans l'Ancien Testament. Nulle part, il n'est déconseillé aux croyants de prendre soin de leur corps. Ainsi, Paul écrit à Timothée de lui apporter le manteau laissé à Troas chez Carpus (2 Tim. 4:13). Pourquoi ? Parce que l'hiver approche et qu'il a besoin de se protéger du froid. On a aussi besoin parfois de se tenir éloigné des microbes !... On sait ce qu'est une épidémie. Tous nos missionnaires en

Afrique doivent recevoir la vaccination contre la fièvre jaune, et souvent bien d'autres (choléra, tétanos etc...). Je ne connais guère de chrétiens convaincus qui s'opposent à toute vaccination obligatoire.

Nous avons vu que Paul a laissé Trophime malade à Milet (2 Tim. 4:20). N'ont-ils pas fait, dans l'Eglise, ce qu'il convenait de faire en cas de maladie ? Ce serait étonnant. Par ailleurs, il cite «Luc, le médecin bien-aimé» (Col. 4:14). Certainement bien-aimé dans la foi, bien-aimé en Christ, mais nommé «médecin», pas sans intention quand on connaît la manière de Paul de parler de ses collaborateurs dans toutes ses épîtres. La consultation d'un médecin, en cas de maladie, ne nous semble donc nullement incompatible avec l'Evangile et la pratique de la vie chrétienne. Et Dieu soit béni pour tous les «Luc» modernes, bien-aimés frères en la foi, ou simplement bons médecins !

Mais Jacques parle d'un état sérieux, d'une maladie grave, menaçante pour la vie. Et il dit ce qu'il faut faire alors. Nous ne pensons pas que cette démarche soit indiquée pour un rien, pour une simple indigestion par exemple - surtout si elle a été provoquée par la gourmandise ou la goinfrerie ! Et nous savons pourtant tel cas où cela a été fait. Une bonne remontrance et une mise à la diète de l'enfant auraient peut-être été la meilleure attitude chrétienne, en espérant une vraie repentance de la part de l'intéressé...-

Il s'agit certainement pour Jacques d'une maladie préoccupante, comme celle d'Epaphrodite, dont Paul parle dans Philippiens 2:27 : **«Il a été malade, en effet, tout près de la mort ; mais Dieu a eu pitié de lui...»**. Cependant, l'apôtre ne dit pas quel moyen Dieu a employé pour rétablir Epaphrodite ; il se

contente d'ajouter : **«C'est pour l'œuvre de Christ qu'il a été près de mourir, ayant exposé sa vie...»** (Phil. 2:30). De Rome, où est alors Paul et où il y a une communauté chrétienne (cf. 1:12-13 et 4:22), l'apôtre ne dit rien du conseil de Jacques ; l'ignore-t-il ?

En tout cas, Jacques parle pour les chrétiens membres d'une communauté locale, qu'ils aient déjà ou non consulté un médecin, qu'il y ait déjà ou non un traitement médical en cours pour le malade :

«Quelqu'un parmi vous est-il malade ?
Qu'il appelle les anciens de l'Eglise,
et que ceux-ci prient pour lui,
en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ;
la prière de la foi sauvera le malade,
et le Seigneur le relèvera ;
et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné».

Peut-on dire plus clairement qu'il s'agit d'une maladie grave, que la vie du malade est menacée, que Dieu peut encore le rétablir, qu'il peut être libéré de ses péchés. Peut-on dire plus clairement ce qu'il faut faire dans un tel cas, ce qu'est la part de l'intéressé (appeler les anciens), et celle des responsables de la communauté locale (prier pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur), mais aussi quelle est la part du Seigneur : relever le malade et lui pardonner s'il a péché !

Mais il serait sans doute faux de tirer de ce texte l'assurance que, dans tous les cas et quoi qu'il en soit, Dieu accordera la guérison au malade pour lequel on prie. Il reste souverain. La décision Lui appartient. Comme toujours, l'attitude de chacun doit être de foi et de soumission. Paul Baumann nous disait : «Maintenant, tout a été fait selon la Parole de Dieu. Qu'il en soit comme Il le veut, et non selon notre

volonté !» On sait comment Jésus priait en Gethsémané, entièrement confiant, entièrement soumis au Père. Est-ce paradoxal d'entrer ainsi dans le plan de Dieu ?

Dans les églises locales où l'on a des malades gravement atteints, puisse-t-on avoir une communion fraternelle réelle et un mutuel souci les uns des autres, en sorte que, par la prière, on obtienne une claire indication du Seigneur sur ce qu'il convient de faire. Puisse-t-il y régner un tel climat d'affection et de confiance que nul n'hésite à confier ses problèmes de santé aux autres membres et, le cas échéant, à faire appel aux anciens, selon Jacques 5:14-15 ! (5)

Les versets suivants (16 et 17) sont importants, car ils parlent de ce qui permet l'établissement, le maintien, le renouveau d'une véritable atmosphère de confiance et d'amour fraternel : c'est la confession mutuelle des péchés et la prière les uns pour les autres. Qu'en est-il du malade ? Après s'être examiné devant le Seigneur, prend-il conscience d'un péché ou de péchés qu'il a commis ? Le chemin est simple : appeler les responsables spirituels de la communauté et leur dire ce qui ne va pas. Peut-être auront-ils aussi quelque chose à confesser dans ce cercle intime, représentant l'ensemble de l'église ? Alors, la promesse est là : le Seigneur agira.

---

(5) Nous avons donné dans le CAHIER N° 3/85 des exemples d'intervention des anciens en faveur de malades divers, dans notre propre Assemblée. On peut s'y reporter à titre d'indication. Rien de légaliste dans ce geste, rien de superstitieux, mais simplement partage fraternel des fardeaux les uns des autres, dans un esprit de compassion et d'amour, d'obéissance à la Parole de Dieu. Cela n'a pas toujours été fait, pour diverses raisons, et c'est regrettable.

Que faire donc, quand on est malade ?... - D'abord, s'en remettre à Dieu et invoquer son intervention au Nom du Seigneur Jésus. Se faire soigner, selon le cas ; et le «médecin de famille» peut être un précieux conseiller. Et puis, avant ou après le commencement des soins, en cas de maladie grave surtout, devant une opération chirurgicale, faire dans l'église ce que dit la Parole de Dieu. La suite appartient au Seigneur. Le fait d'avoir à subir une intervention, sorte d'intrusion des hommes dans le corps, de recevoir une transfusion de sang, peut poser des problèmes de conscience à tel ou tel. C'est donc le moment de chercher le soutien de l'église et son conseil.

Il faut dire encore, en ce qui concerne la «guérison divine» ou «guérison par la foi», en nous appuyant sur la fin du chapitre 11 de l'Epître aux Hébreux, que c'est avant tout une question personnelle et de conscience. Nul ne peut en juger à la place de l'intéressé. N'est-il pas écrit :

> **«Par la foi (...), certains reprirent des forces après avoir été malades, (...). Des femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection. D'autres furent torturés et n'acceptèrent pas de délivrance, afin d'obtenir une résurrection meilleure...»**
>
> (Héb. 11:34-35)

Le terme n'est pas la guérison, même miraculeuse ici-bas, ni la mort, de quelque façon qu'elle vienne, mais la grande résurrection, au jour du Seigneur Jésus-Christ. Dans cette merveilleuse attente, l'essentiel est de jouir de Sa paix, en tout temps et de toutes manières, selon le vœu de Paul (2 Thes. 3:16).

Malades qui me lisez, paix vous soit !

P.W.

Mon Témoignage

par René Klopfenstein

C'est avec beaucoup de joie que je viens dire ce que Jésus-Christ a fait pour moi en mourant sur la croix du Calvaire, moi qui ne méritais que la condamnation et le châtiment éternel.

Tout d'abord, il faut bien le dire : «on ne naît pas chrétien, on le devient par la conversion au Seigneur Jésus, le seul Nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés».

Je me souviens, alors que j'étais jeune, vers douze ou treize ans, je ne voulais plus aller à l'école ; j'en savais assez pour faire un paysan. Je disais : «le plus beau jour de ma vie, sera le jour où je n'irai plus à l'école». Je parlais comme un insensé, ce n'est que plus tard que j'ai compris le pourquoi de l'histoire.

Ma jeunesse

Je suis né dans une famille mennonite. La coutume était d'aller à l'école du dimanche, puis au catéchisme ; après le catéchisme, la tradition était le baptême en groupe. Ensuite, il y avait à suivre le culte tous les quinze jours. Malheureusement, j'avais souvent des excuses pour ne pas y aller. L'oncle qui était prédicateur venait de temps en temps me faire des remarques parce que je n'étais pas au culte. Je trouvais toujours des excuses - qui d'ailleurs, n'étaient pas valables -.

Mais voici que «la drôle de guerre» arriva, de 1939 à 1945. Les Allemands ont occupé la France et ils ont même envoyé des hommes travailler en Allemagne.

En 1944, les jeunes hommes du village furent réquisitionnés pour aller faire des tranchées à la frontière suisse. Le premier jour, nous sommes partis, conduits par des Allemands sur les lieux de travail avec pelles et pioches, un petit casse-croûte dans la poche. Nous n'avions pas beaucoup de courage pour travailler. A cent mètres, on était en Suisse : mais nous étions bien gardés, et nous n'avions pas d'argent, pas de vêtements de rechange : aucune possibilité de tenter de fuir en Suisse. Le soir même, nous étions de nouveau à la maison, et, avec nos camarades de travail, nous avons décidé de tenter de franchir la frontière le lendemain, si toutefois cela était possible. Tous d'accord, nous devions prendre des vêtements propres sous nos habits de travail et prendre un peu d'argent. (Nos parents n'étaient pas rassurés).

Le grand jour arriva le lendemain : les Allemands nous reconduisirent à la frontière suisse, et nous avons commencé à creuser la tranchée. Vers midi, voici des avions français (ou anglais, je ne sais pas), se mirent à descendre sur nous : les Allemands prirent peur et se mirent dans des abris en sûreté. C'est alors que nous avons tous lâché pelles et pioches, et qu'en quelques minutes, nous étions en Suisse.

Les douaniers suisses nous ont conduits dans un local, nous ont donné à manger, à boire, et nous ont dit : «Ce soir, vous serez de nouveau en France Libre». Ces braves Suisses ont été très hospitaliers avec nous. Le soir même, nous partions en train vers Pontarlier. Après un interrogatoire par les Français, nous repartions pour nous reposer dans un hôtel.

Expériences durant la guerre

Le lendemain, il fallait choisir ce que nous allions faire : de deux choses l'une : ou bien travailler dans des fermes, ou s'engager dans l'armée française. Je n'étais pas chrétien, et je devais choisir. Mes amis m'ont dit : «Nous, on s'engage, viens avec nous. Il faut aller chercher nos prisonniers en Allemagne». C'est alors que j'ai pensé à mes oncles, à un futur beau-frère, à des amis et à bien d'autres encore. Je savais que je risquais ma vie, mais je signai un engagement pour la durée de la guerre contre l'Allemagne. Un souvenir m'est resté : je n'avais que vingt ans, et un lieutenant m'a dit : «Vous êtes jeune ! Vous n'avez pas peur ? Vous allez entendre siffler les balles ! » Mais j'avais signé, je ne pouvais plus reculer après avoir pris l'engagement de chasser l'ennemi loin de chez nous.

C'est ainsi que j'étais devenu un soldat, avec une tenue militaire, un fusil et, pendant un mois, on nous a appris à faire de l'exercice avec toutes les armes que nous avions. Ensuite, nous sommes partis sur le front. Il fallait marcher de nuit pour ne pas être vu par l'ennemi. Enfin, nous y voilà. On rentre dans un bâtiment en tôle, plein de fumée... ce n'était pas la joie ! Un officier nous regarde, un chef nous fait mettre au garde-à-vous. L'officier nous salue et donne des ordres pour les consignes que nous devions respecter, ainsi que le mot de passe, qui changeait chaque soir.

Je ne veux pas raconter toutes les fois que j'ai eu peur. Seulement le jour où, devant moi, un soldat reçut une balle dans la cuisse et tomba comme mort. Il appelait : «maman, maman, je meurs !» Le lendemain, il était «mort pour la France». J'ai vu bien d'autres cas semblables, mais je m'arrête sur ce sujet.

Le 8 mai 1945 est arrivé, la guerre était terminée. Nous avions droit à une permission ; je suis rentré à la maison pour une semaine, et il fallut retourner au régiment pour quelque temps encore, c'est-à-dire six mois avant d'être démobilisé. Je me souviens du jour où nous devions donner nos affaires de soldats et signer un papier attestant que nous n'étions pas malades.

Notre capitaine nous mit pour la dernière fois au garde-à-vous. Un lieutenant a fait l'appel des morts de notre régiment. Je crois n'avoir jamais vu pleurer des soldats comme ce jour-là. Moi le premier. Le capitaine disait à chaque nom : «Mort pour la France». Nous nous sommes séparés en nous promettant de nous écrire de temps en temps. Mais je crois que nous n'avons pas tenu cette promesse. Moi, j'avais le privilège de rentrer à la maison.

Rien n'a changé !

La vie a repris son cours. J'étais de nouveau «membre» de l'assemblée. Je participais aux réunions, je faisais partie du chœur de chant. J'allais aux cours bibliques qui avaient lieu deux fois par an. Je n'aimais pas y participer, car c'était trop sérieux. Les Serviteurs de Dieu y parlaient par le Saint-Esprit : un certain J.M., un P.W. et plusieurs autres que je ne citerai pas. Chaque fois qu'il y avait une réunion, il me semblait que c'était pour moi qu'ils parlaient. A la fin, il y avait un appel à la conversion ; il fallait se courber dans la prière. On nous lisait encore quelques versets dans Romains 3:9-12. Mais je ne voulais pas prier, car je ne me sentais pas plus responsable que ceux qui se croyaient justes. Je regardais trop à la conduite des chrétiens de nom, alors que je devais regarder à la Croix et au Seigneur Jésus mort à la place des pécheurs repentants. Je restais sur ma

position, mais je n'avais pas la paix dans mon cœur. J'aimais trop le monde avec ses plaisirs, qu'il aurait fallu quitter si je me convertissais à Jésus-Christ, le Seul Sauveur du monde. Alors, je marchais dans le chemin large de la perdition.

Une autre fois, nous allions en car à Gex, pour une réunion de jeunesse, je faisais le malin avec un cousin : nous voulions nous rendre intéressants, quand une jeune fille me dit : «dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es». Cette jeune fille est auprès de son Sauveur depuis bien des années. Je la vois encore dans son cercueil le jour de son enterrement, et là encore, j'ai pensé à ce qu'elle m'avait dit bien des années auparavant.

Ma conversion

Maintenant, je veux dire comment j'ai capitulé devant le Seigneur. En janvier 1949, avait lieu un camp biblique à Altkirch pour les jeunes des Assemblées Mennonites. Il fallait se faire inscrire auprès de l'Ancien de son assemblée, ce que je fis après bien des réticences. Je suis donc parti avec trois jeunes de l'assemblée. Arrivés à Altkirch dans la matinée, nous étions nombreux à nous retrouver et le camp commençait avec tous les responsables. La première question qui nous fut posée, c'était de savoir où il était écrit dans la Bible :

> «Je t'écris ces choses, avec l'espérance d'aller bientôt vers toi. Mais afin que tu saches, si je tarde, comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité».

Moi je ne savais pas où trouver ces deux versets, mais après avoir cherché dans l'Ancien Testament, puis dans le Nouveau, sans rien trouver, j'ai compris, d'après ces versets, que je ne me conduisais pas, dans l'Eglise de Dieu, comme un enfant de Dieu. J'étais

honteux. J'aurais voulu être loin ; mais quand j'ai vu que beaucoup étaient comme moi, j'étais un peu rassuré. Je me souviens de celui qui a trouvé le premier ces versets : c'était Willy Peterschmitt. Alors P.W. lui a dit : «Très bien, c'est toi qui feras le culte demain matin». J'ai compris que Willy Peterschmitt connaissait sa Bible mieux que moi, et qu'il était capable de diriger un culte. J'étais un pauvre élève du cours préparatoire, mais c'est ainsi !

Le premier jour, je n'ai pas dormi de la nuit. A chaque instant, il passait un train et je n'avais pas l'habitude d'entendre un bruit pareil pendant la nuit. Mais, il n'y avait pas que le train, je pensais au lendemain : les serviteurs allaient peut-être nous poser des questions, et cela me travaillait le cœur : j'étais en lutte avec Satan. Bien sûr, si un camp était organisé, c'est qu'il y avait un but, et je pensais déjà qu'il me faudrait prendre une décision, pour ou contre le Seigneur.

Chaque réunion avait ce but. Déjà le matin, nous avions à apprendre à chanter des cantiques sur les «Chants de Victoire». Il y avait le n° 6 : «A Dieu soit la gloire !», le 29 : «Rédempteur adorable», le 237 : «Aux jours d'angoisse et de souffrance», et bien d'autres encore.

Les jours passaient et j'étais toujours dans la souffrance. Il y avait une lutte terrible en moi. Celui qui n'était pas invité à ce camp était le premier présent : c'est à celui-là qu'il fallait résister le premier pour qu'il fuie loin de nous. Heureusement, il y avait aussi Celui qui a remporté la victoire sur le péché, Jésus-Christ !

Le dernier jour du camp était arrivé et je n'avais pas encore répondu à l'appel du Maître. Ce n'est qu'à la dernière réunion, le 30 janvier 1949, que j'ai dit en

mon cœur : «si je refuse aujourd'hui, je serai perdu pour toujours».

Oui, le dernier appel était lancé, par le frère P.W., après un court message. Il nous invitait à chanter le cantique 22 : «Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, le bonheur ineffable...». Mais il a ajouté avant de chanter : «si vous ne l'avez pas trouvé, alors, s'il-vous-plaît, ne chantez pas de mensonge». Nous avons chanté ce cantique. J'ignore si tous ont chanté, mais je sais que moi, j'ai chanté avec des larmes aux yeux. Ensuite, P.W. a demandé si quelqu'un voulait prier : c'était la dernière occasion qui nous était donnée.

C'est alors que, dans le repentir et les larmes, j'ai pensé encore une fois à ce que Jésus-Christ avait fait pour moi en mourant sur la croix du Calvaire ; pour moi, le plus grand des pécheurs ! Pour la première fois de ma vie, j'ai osé prier avec des larmes, mais avec la certitude que ma vie allait changer. J'ai senti le Saint-Esprit descendre sur moi, tandis que je pleurais sur ma vie de péché. Je crois que, ce jour-là, j'ai été baptisé du Saint-Esprit. Je voulais servir le Seigneur de tout mon cœur.

Le soir, nous devions, quelques-uns encore, coucher dans le local du camp. Nous étions je crois, quatre ou cinq. Pour la dernière nuit, je n'ai guère dormi ; je pensais à ce que j'allais dire à ma famille, à mon assemblée, à mes amis. Je disais dans le secret de mon cœur : «Seigneur, sois avec moi demain et donne-moi toi-même les paroles que je devrai dire, chaque fois que je devrai rendre témoignage de ce que tu as fait pour moi durant le camp».

Rester fidèle !

Le lendemain matin, nous allions nous quitter pour rentrer chacun chez nous. Avant de nous dire au revoir, j'ai dit aux jeunes qui étaient encore présents :

«Nous ne pouvons pas quitter ce lieu sans remercier le Seigneur pour tout ce qu'Il a fait pour nous pendant ce camp !» Tous d'accord, nous avons prié le Seigneur pour qu'Il nous donne la force de lui rester fidèles, quoi qu'il arrive. Nous nous sommes séparés à regret.

A midi, j'étais à la maison familiale, et j'ai raconté comment le camp s'était passé. Le dimanche au culte, l'Ancien m'a demandé si je n'avais rien sur le cœur ; je me suis levé et j'ai raconté l'expérience que j'avais vécue pendant ce camp. Beaucoup étaient contents d'apprendre ma rencontre avec le Seigneur ; d'autres m'ont dit que j'étais devenu fou...

J'aurais bien aimé apprendre à mieux connaître ma Bible en allant passer un hiver ou deux à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne. Avec l'accord de mes parents, j'ai demandé à J.G. qui avait fait trois ans à Nogent, de me conseiller. Un jour, il est venu chez nous avec Mlle Saillens, Directrice de l'Institut Biblique. Elle m'a donné son accord. En octobre 1949, je partais pour Nogent. J'avais beaucoup à apprendre, et j'y ai trouvé des Mennonites que je connaissais déjà. C'est ainsi que j'étais à l'école du Maître Souverain. Qu'il faisait bon sentir la communion fraternelle ! Chaque semaine nous avions une réunion de prière en commun. Chaque élève élevait la voix pour prier ou rendre un témoignage vécu.

J'ai passé deux hivers dans cette maison, à l'école du Seigneur, pour étudier la Parole de Dieu et pour être à son service quoi qu'il arrive et je le remercie pour tout ce qu'Il a fait pour moi. J'aurais bien aimé rester trois ans à l'institut biblique, mais l'été, je devais rentrer à la ferme pour les grands travaux des champs. Cependant, c'est une grâce pour moi d'avoir

pu passer deux hivers à l'école du Seigneur. Si j'ai écrit au début de mon témoignage : «le plus beau jour de ma vie, ce serait le jour où je n'irais plus à l'école», aujourd'hui, je peux dire avec joie que le plus beau jour de ma vie, c'est le jour où j'ai donné mon cœur au Seigneur Jésus.

Ensuite, j'ai encore travaillé à la ferme, et le dimanche je participais au culte. La veille, je lisais ma Bible pour préparer un petit message pour le dimanche au cas où l'Ancien me demanderait si j'avais quelque chose à dire. Chaque fois que quelqu'un venait chez nous, je lisais un passage de la Bible, ce que je n'aurais jamais osé faire autrefois, et je priais avec la visite.

Mariage et métier

En lisant dans Matthieu 19:5, j'ai pensé à ne pas rester «vieux garçon» toute ma vie. C'est pourquoi j'ai prié le Seigneur pour qu'Il me dirige selon Sa volonté, et Il a répondu à ma prière. Le 26 mars 1953, nous passions devant Monsieur le Maire, et ensuite à la chapelle pour recevoir la bénédiction de Dieu.

Nous savions déjà où nous irions nous installer. La tante de mon épouse était seule depuis 1944. Elle vivait alors avec deux de ses frères, mais ils ont été fusillés sans jugement par les Allemands. Nous nous sommes donc installés chez elle le 1er avril 1953. Elle était restée 9 ans toute seule. Au bout de quelques années, elle me dit : «Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?» La réponse était facile : «Si nous étions venus, il y a deux ou trois ans, vous m'auriez dit de quitter la ferme ; il fallait d'abord que je fasse la connaissance de Jésus-Christ ; car auparavant, je vivais sans Lui, et sûrement que mon épouse n'aurait pas voulu de moi».

Nous avons repris des terrains qui étaient exploités par des Suisses ou des étrangers, car au village, les

hommes étaient rares : la plupart d'entre eux avaient été fusillés comme les frères de Tante Marthe. Il y avait donc beaucoup de travail : des veuves du village nous demandaient de faucher du foin, de préparer les champs de légumes. Le matin, il fallait se lever de bonne heure, pour finir tard le soir.

Pendant vingt ans, j'ai tenu le coup avec l'aide de Dieu. J'ai eu bien des occasions de rendre témoignage à Jésus-Christ. Mais la réponse des gens était pour beaucoup la même : «S'il y avait un Dieu, il n'aurait pas permis le massacre des hommes du village... Ce n'est pas la peine de venir faire le pasteur ici ! »

Non, ce n'était pas facile de parler de Jésus-Christ à des gens qui avaient tellement souffert de la guerre. Même avec le pasteur du village, nous avons essayé de faire des réunions dans les familles. Dans quelques unes, qui n'avaient pas perdu la foi, nous étions assez bien reçus. Souvent, ce pasteur venait chez nous le soir pour lire la Parole et prier ensemble. Mais au bout de deux ou trois ans, il est parti à Paris, découragé. Son épouse est revenue nous visiter quelquefois pour avoir des nouvelles du village.

La maladie survient

Après vingt ans de travail ici, j'ai commencé à traîner une jambe. Mon épouse voulait m'envoyer chez le docteur ; mais je lui disais que c'était de la fatigue et que cela partirait comme c'était venu. Cela a duré tout l'été 1973, et à l'automne, j'allai voir le docteur. Lui, ne voyait pas que je boitais, il me donna une série de piqûres. Je devais retourner le voir au bout d'un mois. C'est ce que je fis, car je boîtais toujours un peu. Cette fois, ne voyant rien d'anormal, il me dit : «Il faudrait aller passer une visite à Colmar.

Nous avons pris un rendez-vous, et je suis parti

pour Colmar le 13 octobre. Le médecin m'a ausculté et m'a dit :

- «Il faudrait venir passer une semaine ici pour des examens».

Seulement, je n'avais pas terminé les semailles d'automne, et je lui ai demandé un sursis. Il a pris son calendrier, l'a regardé, et m'a demandé :

- «Pourriez-vous venir le 2 novembre ?
- Oui, d'accord pour le 2 novembre».

Et c'est ainsi que je suis reparti, bien sûr, non sans appréhension et regret. Je pensais à mon épouse qui allait se trouver seule avec 25 bêtes à soigner. A la dernière minute, je me suis mis à pleurer ; je ne voulais plus partir. Elle m'a encouragé en me disant : «Une semaine sera vite passée»...

Ce ne fut pas une semaine que je suis resté à Colmar, mais 23 jours. Les médecins m'ont dit que j'avais un tassement des vertèbres. Il ne fallait plus monter sur un tracteur, «sinon, vous allez devenir paralysé». Ils m'ont fait une ordonnance pour aller chercher des médicaments. Un ami est venu me prendre à l'hôpital ; nous sommes passés à la pharmacie et rentrés à la maison. Nous avions beaucoup d'engrais à semer. J'ai demandé à l'un de mes frères s'il voulait bien venir les semer, et c'est ce qu'il a fait quelques jours après. Il se servit de notre tracteur pour faire ce travail. Quand il eut terminé, il est venu vers moi et m'a dit : «Je comprends que tu sois malade, avec un siège comme celui-là !» Il m'a conseillé de faire changer ce siège, et c'est ce que j'ai fait la semaine suivante. Vraiment, il y avait 100% de différence. Je ne sentais plus aucune secousse : alors j'ai continué de monter sur le tracteur, je me trouvais bien.

Cependant, deux ans après, la maladie ne s'améliorait pas et j'ai dû retourner voir le docteur. Il m'a de nouveau envoyé à Colmar. Au bout de huit jours, j'ai appris que j'avais un os qui me comprimait la moëlle épinière, et qu'il fallait m'opérer. C'était fin décembre 1975. Le docteur m'a dit : «Vous irez passer les fêtes en famille». Je suis revenu à la maison en attendant une lettre de l'hôpital. Le 20 janvier, je recevais cette fameuse lettre qui m'informait d'une hospitalisation le 22 de ce même mois. Cette fois, j'avais l'espoir que tout irait bien. Le jour dit, me voilà présent pour l'opération.

D'hôpital en cure...

Auparavant, il fallait encore des prises de sang, et je ne me souviens plus de tout ce qu'on m'a encore fait. J'ai attendu jusqu'au 28 janvier pour passer sur la table d'opération. On m'a opéré à 10 heures du matin et je me suis réveillé à 18 heures le soir, en recevant des giffles sur la figure. Une infirmière m'a demandé si j'allais bien ; j'ai pu répondre : «j'ai soif !». Elle est allée chercher un petit peu d'eau et me l'a donné. Malheureusement, je n'ai pas pu l'avaler tellement je souffrais au cou. On m'a fait une piqûre pour m'endormir et me porter dans mon lit. Le lendemain matin, l'infirmière est de nouveau venue voir comment j'allais. Et c'est là que j'ai senti que j'avais la main gauche paralysée et que je ne pouvais plus ouvrir l'œil droit. J'ai fait ma déclaration de ce qui n'allait plus, et le lendemain je pouvais rentrer à la maison. Je suis allé faire de la rééducation pendant des mois, sans grand succès.

Après mon opération, le médecin-chef de neurologie, m'avait demandé de venir le revoir dans un an, ce que j'ai fait, avec encore l'espoir que j'irais mieux. Tout d'abord, en me voyant marcher, il dit : «Je crois qu'il y a un peu d'amélioration». Mais lorsque j'ai

ôté mes chaussures, il me donna un rendez-vous pour l'année suivante.

Nous avons beaucoup prié à ce sujet, avoir l'espoir que nous serions exaucés. Et chaque année, c'était la même chose : «Vous reviendrez dans un an», et cela jusqu'en 1976, où il m'a dit : «Je veux écrire à votre médecin, pour qu'il vous envoie faire une cure». Huit jours après, j'étais chez notre médecin qui avait reçu la lettre. Il y était écrit que je devais aller en cure à Lamalou-les-Bains.

Je me suis dit : «Ah ! Seigneur, pourquoi faut-il encore quitter ceux que j'aime pour aller aussi loin ?» J'étais triste. C'est alors que j'ai pensé à la maladie d'Ezéchias, dans Esaïe 38:16 à 20. D'abord, je ne voulais pas y aller, mais mon épouse m'a encouragé à partir pour un mois à Lamalou.

Il fallait premièrement l'accord de la Caisse de Maladie, ce qui demandait pas mal de temps, puis écrire à la Directrice de la maison, pour avoir également l'accord de me rendre dans ce lieu que je ne connaissais pas encore. Quelques jours plus tard, je reçus des papiers à remplir... Nous étions en janvier 1976. La veille, comme chaque soir, nous avons lu la Bible en famille, et nous avons tous prié : «Le Seigneur a vu mes larmes».

C'est ainsi que je suis parti pour un mois en cure, avec cette promesse d'Esaïe 43:1-2 : «Ne crains rien, car je suis avec toi». Oui quel bonheur de savoir que je ne serais jamais tout seul ! J'ai donc passé toutes sortes d'exercices de rééducation. Le soir j'étais assez fatigué pour bien dormir. J'étais seul dans une chambre, ainsi j'avais le temps de lire ma Bible avec toutes les promesses qu'elle renferme. Les visites étaient rares. Mais le mois passa vite, et j'étais de nouveau de retour vers ceux qui m'attendaient avec impatience.

Je ne peux pas dire que cette cure m'ait fait beaucoup de bien car un an après, il fallut y repartir de nouveau. J'y suis allé, sachant que je connaissais déjà beaucoup de gens. C'était en février 1977, et ces mois-là furent longs pour moi. Je recevais des nouvelles de mon épouse, mais presque chaque lettre contenait de mauvaises nouvelles : il y avait des décès au Pays, et même dans l'Assemblée. Puis vint le verglas qui cassa les fils électriques, il n'y avait plus de courant et il fallait traire les vaches à la main : ce n'était pas facile.

Enfin, le jour attendu arriva, une de mes filles et son époux vinrent me chercher. J'étais content de retourner enfin au Pays. Le soir même de mon retour, le courant revint : la joie était double !

Pas de guérison

Cependant, je n'étais pas guéri pour tout autant. J'avais souvent des visites de Serviteurs de Dieu qui venaient me voir et prier pour nous.

Trois ans après environ, j'ai pensé que je devais, selon Jacques 5:13 à 15, faire appel aux Anciens de l'Eglise, ce que j'ai fait lors d'une réunion de prédicateurs chez nous. Un seul a répondu à ma demande : 1 Timothée 5:22 dit : «N'impose pas les mains avec précipitation». Je fus surpris qu'aucun des autres serviteurs n'ait donné son avis. J'ai pensé que je manquais de foi et je n'ai plus rien ajouté. La réunion s'est terminée sur d'autres sujets. (1)

---

(1) Tout récemment, les Anciens de l'Assemblée ont revu la question pour aller vers notre frère, répondre à sa demande fondée sur la Parole de Dieu.

J'ai pensé aussi à ce verset d'Hébreux 12:6 : «Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils».

Les Capitaines Roth chantaient naguère :

«La vie est pleine de mystère,
«De vains élans vers la lumière
«D'espoirs tombés dans la poussière,
«Et Dieu seul connaît pourquoi.

«Prière encore sans réponse,
«Beau rêve auquel le cœur renonce,
«Nouvelle épreuve qui s'annonce...
«Et Dieu seul connaît le pourquoi.

«La nuit m'enferme, mais qu'importe
«Dieu tient la clef de chaque porte,
«Le jour approche qui m'apporte
«La réponse à mes «pourquoi».

«J'attends le jour où tout s'éclaire
«Au plan d'amour d'un tendre Père.
«La vue, illuminant ma foi,
«En ce jour, je saurai pourquoi !»

«Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage, n'ont pas obtenu ce qui leur était promis, Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection». (Hébreux 11:39-40).

La victoire dans l'épreuve

En 1975, j'ai perçu une petite pension d'invalidité. Nous avons commencé à vendre nos bêtes petit à petit. Aujourd'hui, nous n'avons plus rien, sinon quelques lapins et poules. Le docteur m'a défendu d'aller au soleil, moi qui l'aimais tant !

Je suis un pauvre homme, mais le Seigneur est fidèle et je puis dire comme l'Apôtre Paul que «toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu,

de ceux qui sont appelés selon son dessein». (Romains 8).

J'ai accepté cette épreuve comme un sujet de joie complète, selon Jacques 1:2 et je peux dire à ceux qui viennent me voir, et qui sont étonnés de ce que j'aie de la peine à marcher : «Nous sommes tous étrangers et voyageurs sur la terre». Je pourrais citer beaucoup de versets qui disent que «toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur des champs. L'herbe sèche et la fleur tombe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement». Ces gens qui ont l'air de me plaindre sont étonnés de voir que, malgré tout, j'ai le sourire.

Plusieurs m'ont déjà dit : «On voit que vous avez la foi». L'un d'eux m'a même dit : «Je voudrais bien avoir votre foi». La réponse est facile.

«Qu'est-ce qu'un homme doit désirer le plus dans sa vie ?»

C'était la première question de l'ancien «Manuel d'Instruction Religieuse». La réponse était :

«De vivre dans la communion et dans la grâce de Dieu et après, d'hériter la vie éternelle».

«Christ est ma vie».

Je veux arrêter ici mon témoignage. Encore une chose pour terminer : J'ai le privilège de garder le contact avec l'assemblée par des cassettes des cultes que l'un ou l'autre m'apporte. Il y en a que j'écoute deux ou trois fois. Et le soir, nous écoutons Radio Evangile avec beaucoup de joie. Deux fois par mois, le jeudi à 20 heures (heure d'hiver) il y a les chants favoris que nous pouvons demander à Radio Evangile. Plusieurs fois, j'en ai demandé, et j'en entends aussi de très beaux. Un soir, c'est Alain Faure qui chantait :

«Si je partais, tu me rejoindrais. Sois sans crainte, car là-haut, dans le ciel, tu me rejoindrais ! Non ne pleure pas, car on se reverra...»

Oh ! si quelqu'un n'a pas cette assurance du salut gratuit en Jésus-Christ, alors c'est encore le jour de grâce aujourd'hui.

René KLOPFENSTEIN

Victoire dans l'épreuve

par Jeannette Rayot-Zbinden

Tout semblait aller pour le mieux en ce printemps de l'année 1971 : notre fils aîné était marié depuis quelques mois, nos deux filles étaient lycéenne et étudiante ; quant au petit dernier, nous venions de fêter son quatrième anniversaire.

C'est alors que la maladie a frappé à notre porte. Le médecin de famille appelé au chevet de mon mari souffrant ordonne des examens de laboratoire, lesquels révèlent un taux très élevé d'urée. Aussi est-il nécessaire de procéder à des examens complémentaires au service de néphrologie au CHU de Besançon.

Après une dizaine de jours d'observation, le spécialiste m'apprend que les reins de mon mari ne fonctionnent pratiquement plus et que des séances d'hémodialyse au CHU sont à envisager d'ici à quelques mois au plus, et ce, au rythme de deux fois 9 heures par semaine.

J'étais désemparée, je sentais ma gorge se nouer : comment tout cela allait-il se passer ? Mon mari était amaigri par un régime alimentaire très dur. Je suis rentrée, je me suis jetée à genoux et j'ai crié à Dieu comme tant d'autres fois ! Mais ce soir-là, il me semblait que tout s'était effondré autour de moi, que

Dieu nous avait complètement mis à l'écart, qu'il ne nous écoutait plus.

«Pourtant, Seigneur tu as été pour nous un refuge.
Mon Dieu ! en toi je me confie :
Tu es le Dieu de mon salut,
Tu es toujours mon espérance ;
Eternel, écoute ma voix, je t'invoque :
Aie pitié de moi ; exauce-moi ! »

Après un mois d'hospitalisation, Gilbert est rentré, il était faible et devait continuer à suivre un régime sévère sans sel. Nous n'ignorions pas que d'un jour à l'autre, ses reins usés ne fonctionneraient plus, et qu'il devrait alors rejoindre rapidement l'hôpital pour subir une première séance d'hémodialyse.

Un mois plus tard, la situation n'avait pas évolué : nous étions en juillet ; Dieu, dans sa bonté, a permis que cet état stationnaire se prolonge jusqu'au printemps 1972. Oh ! combien nous étions reconnaissants.

Mais l'instant redouté est arrivé : un dimanche soir, mon mari ne pouvait plus respirer, il fallait agir vite. Les séances d'hémodialyse ont commencé à raison de deux par semaine. Etre relié à cette machine d'épuration pendant neuf heures sans bouger le bras, les déplacements à Besançon, tout cela était éprouvant : «Oh ! Seigneur, augmente notre foi pour continuer de marcher dans cette vallée de l'ombre de la mort».

Après dix-huit mois de traitement, un service de néphrologie était ouvert à Montbéliard. Nous en étions heureux ; Gilbert avait repris des forces et pouvait travailler quatre jours par semaine. De plus, il se rendait à l'hôpital par ses propres moyens. Malgré l'appréhension de chaque journée d'hémodialyse, la vie de famille était devenue presque normale.

Gilbert était heureux lorsque les frères de l'assemblée le visitaient. Ils avaient une façon de parler de l'amour de Dieu pour nous réconforter ! «Ce que Dieu veut, c'est notre sanctification, pour nous élever au-dessus de l'épreuve».

Gilbert est mis à la retraite au début de l'année 1975 : il était content que son travail se termine là, car il fatiguait beaucoup, et bien qu'il ne s'en plaignît pas, je savais qu'il supportait difficilement son traitement. A travers toutes ces épreuves, le Psaume 23 était son soutien, son refuge.

Le jeudi de l'Ascension 1976, Gilbert quitte le centre d'hémodialyse en ambulance : il est trop faible pour conduire sa voiture.

Novembre 1976, la souffrance de mon bien-aimé me bouleverse. C'est alors que, dans ma détresse, je me suis permise de contacter un jeune couple de chrétiens habitant mon quartier. Le soir même, accompagnés du frère Georges Rollet, ils sont venus partager ma peine : après un entretien et que chacun ait témoigné et prié, notre frère Rollet procéda à une onction d'huile selon Jacques 5:13-15. Nous savions que, si telle était la volonté de Dieu, Gilbert pouvait être soulagé de ses douleurs, ou guérir totalement !...

En pensant à ces choses, l'apôtre Paul écrivait dans Romains 8:18 :

«J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir, qui sera révélée pour nous».

Nous étions également entourés par de nombreuses prières et différentes marques d'affection de l'assemblée, et beaucoup d'autres chrétiens, des amis, et bien sûr, la famille.

En fait, l'état de santé de Gilbert ne fit que s'aggraver et une hospitalisation s'avéra inévitable. Il était très faible, n'avait plus d'appétit, et plus la force de s'alimenter. Notre fille Edith et moi-même, nous nous rendions à tour de rôle à l'hôpital pour lui donner à manger. Dix jours se sont écoulés ainsi. Et puis un soir, oh ! merveille, il avait faim ! Je n'allais pas assez vite pour le nourrir. C'était formidable ! J'étais émerveillée de ce renouveau en lui. Peu après, il a quitté l'hôpital. La grâce de Dieu est véritable, et si Dieu permet de telles souffrances, c'est pour affermir notre foi en Lui.

A la fin de l'été 1977, d'autres complications survenaient, une nouvelle opération était indispensable à la poursuite des séances d'hémodialyse. J'étais effondrée et j'ai crié à Dieu comme le psalmiste :

«Jusqu'à quand, Eternel ! nous oublieras-tu dans cette fournaise ?...»

Est-ce de la cruauté ? Non, il n'y a point de cruauté en Dieu. Nous avons auprès de lui cette assurance, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous écoute. A notre demande, les Anciens et Prédicateurs de l'assemblée sont venus prier en l'oignant d'huile. L'opération s'est bien passée et les séances d'hémodialyse étaient devenues moins pénibles.

Edith s'était mariée lorsque papa avait pris sa retraite ; maintenant, il se réjouissait quand ses deux petites filles venaient jouer à ses côtés, de même que la fille de Serge.

Hélas ! cette amélioration n'a pas duré longtemps. Les derniers mois furent pénibles. La faiblesse, les souffrances morales et corporelles s'ajoutaient. Le jour de l'an 1978, Gilbert était très agité. Chantal et moi-même ne savions plus que faire : ce jour-là, Tante Christiane et Oncle Pierre Widmer ont laissé leur

famille pour venir nous visiter. Lorsque Oncle Pierre s'est adressé à lui, Gilbert a murmuré : «Comme Il voudra», par deux fois. La maladie, il l'avait acceptée et supportée jusqu'au bout avec patience, foi et soumission à la volonté de Dieu.

Il s'est endormi le 2 février 1978 pour rejoindre le Sauveur. Là plus de deuil, ni de larmes, c'est le repos. Mais maintenant pour nous, le vide est infini. Hervé aura seulement onze ans ce même mois ; nos cœurs sont blessés, meurtris. Mais une fois de plus, le Seigneur est là pour nous secourir.

Janvier 1984 : maman passe l'hiver avec nous. Hervé, interne à Besançon rentre chaque fin de semaine. Je me sens lasse et fatiguée ; une visite médicale s'impose ; le médecin m'annonce qu'une opération immédiate est nécessaire pour enlever un fibrome volumineux. Me voilà à l'hôpital, où les médecins procèdent aux examens précédant l'opération. Mais celle-ci est retardée par une phlébite. Précautions prises, l'intervention a lieu. Mon état post-opératoire est très préoccupant ; aussi après plusieurs heures de réflexion, les chirurgiens décident-ils de me réopérer le soir même, sachant que mes chances de survie sont infimes. Lorsque je me suis réveillée après ces deux interventions et que le chirurgien m'a dit ce qu'il avait fait, j'ai compris que j'avais un cancer à un stade bien avancé. J'étais choquée, mais aussi contente, contente parce que l'opération avait été effectuée et que je m'étais réveillée. Dans ma douleur, je sentais que le Seigneur était là et je murmurais, lui demandant de rester avec moi. Les médecins, eux, avaient très peu d'espoir.

Quinze jours plus tard, une troisième intervention était pratiquée pour l'ablation de mon rein gauche, qui me faisait atrocement souffrir. Je suis au fond de la vague !... Suis-je sur la bonne voie ? La grâce de

Dieu en laquelle j'ai placé mon espérance est-elle suffisante ? Pourra-t-elle me porter dans ces temps de souffrance ? Oui, l'apôtre Pierre nous le dit : «Nous avons accepté le sacrifice de Christ, nous lui avons remis notre vie pour qu'il nous purifie et nous emploie à Sa seule Gloire ! » Grâce aussi aux soins précieux de l'équipe médicale, mon état s'améliore...

C'est au foyer de ma fille Edith que je passe ma convalescence, tout en commençant une série de séances de chimiothérapie. La foi, c'est croire tout simplement aux promesses de Dieu : si le Seigneur le voulait, il pouvait m'aider, aussi je me confiais en Lui pour toutes choses ! C'est pour cela que j'ai appelé les Prédicateurs et les Anciens de l'Assemblée afin qu'ils prient en m'oignant d'huile, selon la parole : «Seigneur, agis envers moi comme bon te semblera ! »

En novembre de la même année, je suis retournée à l'hôpital pour subir une opération dans le but de contrôler les résultats de la chimiothérapie. L'infirmière en chef m'a alors reçue avec un grand sourire, me disant que j'étais la «ressuscitée du service ! » Les chirurgiens aussi ont pu juger de l'intervention de Dieu. Les résultats de cette opération étaient très satisfaisants, et j'ai pu quitter rapidement l'hôpital pour passer ma convalescence chez mes enfants à Besançon. Toute une série de séances de rayons étaient nécessaires pour compléter le précédent traitement.

Le psalmiste dit : «Dieu dans sa demeure sainte est le Père des orphelins, et le défendeur de la veuve». C'est ce que nous avons réalisé tout au long de cette épreuve.

Pendant l'été, des douleurs abdominales insupportables ont justifié une nouvelle intervention, car je souffrais d'une occlusion intestinale. A mon réveil, au service des soins intensifs, les douleurs sont fortes, mais quel soutien de voir arriver Oncle Pierre ! Il parle peu et intercède avec efficacité. Cette visite se renouvelle souvent, et chaque fois, avec les paroles qu'il faut. Pour dire que l'épreuve n'est pas une disgrâce du Seigneur, mais une manifestation de l'intérêt qu'il porte à notre sanctification. Beaucoup de frères et sœurs en Christ, des amis et la famille m'ont soutenue et réconfortée durant cette longue maladie, par des visites, des lettres, des appels téléphoniques, de différentes manières, et surtout par des prières. Malgré des moments difficiles, Christ est présent dans la puissance du Saint-Esprit, car j'étais calme ; il y avait une grande paix en moi. Je crois même que le personnel soignant l'a remarqué, et j'ai parfois eu de très bons contacts avec lui, de même qu'avec des malades.

Après un mois d'hospitalisation et quinze jours en maison de repos, j'étais encore faible, mais guérie. J'ai passé par différents services de l'hôpital : les médecins, chirurgiens sont actuellement satisfaits de mon état de santé.

L'apôtre Pierre nous exhorte à nous approcher de Christ. C'est là l'un des secrets de la sanctification ; elle n'est pas le fruit de nos efforts ou de nos résolutions, nous en serions bien incapables au moment où notre corps et notre cœur se consument ; mais elle est le fruit de l'abandon total à Dieu.

Je ne sais pas si la route est encore longue ou courte. Je ne sais pas quelles épreuves nous attendent. Mais je sais que Jésus est avec nous et jusqu'à la fin de notre pèlerinage ici-bas. J.R.

De l'autre côté de la barricade !

Un médecin-missionnaire atteint du cancer...

Dr. Marthe ROPP écrivait, le 6 juin 1984 :

«Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Eternel.
Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.

(Eaïe 55:8)

...Depuis quelques mois, je savais que mon temps de service en Gambie touchait à sa fin. Mais ce n'était pas sans souci, car ma remplaçante, Dr. Gisela Schneider, ne pourra vraiment travailler qu'après six mois d'étude de la langue mandingue, et autant pour sa mise au courant. Cependant, mes forces ne me suffisaient plus pour porter le lourd fardeau du travail. Et comme un poste à mi-temps m'attendait en Europe, je vivais déjà dans la perspective d'un départ...

Et subitement, les choses se sont accélérées. Une semaine avant Pâques, j'ai senti une tuméfaction suspecte du sein. Le 13 mai déjà, je devais m'envoler, les choses étant rapidement mises en ordre et avec le soutien de toute l'équipe.

Depuis lors, je vis dans un monde différent, non pas que j'aie subi un choc culturel ou climatique ; mais le choc est d'être de l'autre côté de la barricade, dans le monde des malades, tout spécialement celui

des cancéreux. Et je m'y trouve en nombreuse compagnie ! Non plus comme observateur, soignant, consolateur parfois, mais plus ou moins détaché. Non, maintenant, je fais partie de ces malades. Je réalise combien ce mot fait peur, inquiète jusqu'à ne pas vouloir en parler. Et parfois, je me sens un peu comme ayant la lèpre. Heureusement, je peux moi-même encore rire, et j'ose en parler ouvertement, naturellement.

Je loue le Seigneur pour son amour envers moi, que je ressens de plus en plus. Je suis convaincue qu'Il a un plan d'amour pour moi. Je sais que cette épreuve va contribuer à me rapprocher de Lui comme jamais, que c'est un temps de grâce, de préparation et de sanctification. Depuis quelque temps, j'éprouvais le besoin d'un renouvellement spirituel, et j'ai prié. Je l'aurais désiré sans souffrance ; mais le Seigneur répond à Sa manière. Il sait de quoi j'ai besoin. C'est si facile, quand on est en bonne santé, de faire sa propre volonté, d'aller et de venir à sa guise, même quand on est au service du Seigneur ! J'ai encore tant de choses à apprendre, et à les vivre, au lieu de les connaître seulement !

Je suis reconnaissante pour tant de choses :

- J'ai une famille, qui me reçoit avec tant d'amour et me soutient.
- Mon Assemblée et tant d'amis chrétiens me soutiennent moralement et spirituellement.
- Des médecins compétents s'occupent de moi.
- Il y a toutes les possibilités thérapeutiques modernes, même si elles ne sont pas toujours agréables !
- Je peux en profiter, ce qui ne serait pas le cas si j'habitais le Tiers-Monde.
- Le Comité de Mission avait pris soin de

m'assurer, et les frais sont couverts.

- Je suis en bonne forme pour affronter le traitement.

Et voici le programme des prochains mois :

- Chimiothérapie intense en 6 cycles, une séance toutes les trois semaines ;
- Opération chirurgicale à un moment favorable, peut-être dans deux mois ;
- Autre thérapie seulement si cela s'avère nécessaire.

Je sais que le Seigneur peut me guérir. Je le crois profondément, tout en sachant que mon éducation de médecin me cause parfois des difficultés. Je Lui demande cette guérison, mais je sais que je ne peux Lui imposer le quand et le comment.

Je vous demande de prier avec moi pour ma guérison, et aussi pour que je sois ouverte aux directions du Seigneur. Priez avec moi pour que je sois un témoin de Christ dans ce champ missionnaire si différent : la faiblesse et la souffrance ouvrent des portes.

Je ne peux que remercier Dieu pour la paix qu'Il me donne en réponse aux prières de beaucoup. Mais il y a et il y aura des hauts et des bas, et l'ennemi attaque aussi.

Il me semble que le Seigneur m'a ramenée juste à temps...

Dr. Marthe Ropp

N.d.l.R. - Déjà rétablie miraculeusement à Java, il y a une vingtaine d'années, d'une péricardite infectieuse, voilà notre sœur en pleine forme et heureuse dans son activité nouvelle à l'Ecole Biblique du Bieneuberg. Loué soit Dieu ! (11.01.86)

UN ÉVANGÉLISTE ITINÉRANT ARRÊTÉ par un accident cardiaque.

Willy PETERSCHMITT raconte...

«Dans la nuit du 24 au 25 août, j'ai vécu à nouveau une sérieuse alerte de tachychardie : mon cœur battait à 180 pulsations-minute ! Dans la salle de cathétérisme où j'ai été transporté, le médecin et son personnel ont pu me soulager avec leurs moyens modernes. Pourtant, à un certain moment, je me sentais au bord de l'évanouissement, et j'entendais la question répétée : «ça va ?» - Le Seigneur m'a donné un grand calme, une véritable sérénité, que le personnel a remarqués. Mon esprit était dans une assurance bénie ; je pouvais dire intérieurement : «Je suis dans la paix de Dieu». J'aurais été prêt à partir dans l'au-delà. Maintenant, j'en glorifie Dieu, et je me rends compte qu'Il me donne encore un sursis».

«J'ai vécu deux semaines en salle de réanimation, avec ventouses et tuyaux partout, au milieu de patients comme moi. La semaine suivante, pour ma convalescence après la pose d'un stimulateur cardiaque, j'étais dans une chambre à deux lits. Durant tout ce temps, je pouvais évangéliser mes compagnons, lire la Bible, prier à haute voix. Et pendant la dernière semaine, j'ai pu discuter «foi et Bible» comme rarement dans ma vie avec mon compagnon de chambre, mais sans résultat apparent.

«Le Seigneur m'a ainsi donné beaucoup de temps pour réfléchir et me remettre en question, de jour et de nuit. C'était à mon tour de mettre en pratique ce

que j'ai tant de fois recommandé aux malades lors de mes visites : «Le Seigneur permet la maladie pour que nous prenions le temps de réfléchir, de lire la Bible et de prier». Le fait de pouvoir repasser dans mon esprit des passages bibliques et des strophes de cantiques m'a été d'un réconfort considérable.

«J'ai été vivement impressionné par le fait que nous pouvons être soudainement arrachés à notre vie quotidienne trépidante. J'ai laissé sur mon bureau des choses inachevées ce 24 août au soir. Combien notre vie est fragile ! Parfois, elle ne tient qu'à un fil... (Voir le Psaume 39).

«Je veux encore remercier le Seigneur de tout ce qu'Il m'a enseigné pendant ces jours d'épreuve, même si c'était au travers de voies incompréhensibles. Je ne veux pas oublier non plus ce que je dois aux médecins, aux infirmières, à tout le personnel soignant. Et je dois encore un grand et cordial merci à tous ceux qui ont prié pour moi, qui ont pris des nouvelles ou sont venus me visiter. Là, j'ai pu réaliser que la solidarité chrétienne n'est pas un vain mot. L'avenir est incertain, mais je veux marcher humblement et fidèlement à la suite du Seigneur, en Lui faisant pleinement confiance».

W. P.

N.d.l.R. - Entre temps, notre frère a été éprouvé par une très forte bronchite, avec fièvre élevée. Mais le Seigneur l'a rétabli et, en ce début d'année 1986, il est heureux de faire du colportage à Colmar... Gloire à Dieu !

ACTUALITES
ET
CONCLUSION

Nous avons présenté dans ces deux Cahiers N° 3 et 4/85 des études sérieuses et des témoignages divers sur le problème des **«Crises dans la vie du chrétien».** Il se peut que nous ayons à revenir sur telle ou telle sorte de «crise», provoquée par le chômage ou la guerre, les autres «crises de société» qui ont toujours un retentissement sur la personne ; ou des «crises spirituelles» de divers types, concernant la repentance et la conversion, la nouvelle naissance ou la croissance vers la maturité chrétienne. Mais ici s'achève pour le moment notre réflexion orientée en particulier vers les problèmes de la maladie et de la guérison, de la souffrance et de la mort.

Quelques titres de notre courte bibliographie pourraient être juxtaposés comme représentant divers aspects des affirmations ou des questions qui hantent les chrétiens devant la maladie, la guérison, la souffrance et la mort. Par exemple :

- Pourquoi Dieu permet-il la souffrance ? par J.M. Nicole
- Le mystère de la souffrance, par Paul L. Lindell
- Souffrir peut-être, mais guérir ! (M. Gardiol, M. Lüthi, M. Ray, J. Blandenier, J. Dubois...)
- La Bible et la santé, par le Dr. Christian Klopfenstein
- Maladie ou santé à votre choix, par S.I. MacMillen

- Joni, témoignage de Joni Eareckson, tétraplégique
- Mourir s'apprend, par Samuel Gerber
- Ne crains aucun mal, Un combat personnel avec le cancer, David Watson.

Je prends mon journal quotidien, «Le Pays de Franche-Comté» du 20 novembre 1985, un régional qui nous tient au courant de ce qui se passe autour de nous. Que de sujets de réflexion ! Dans la page des annonces mortuaires, des gens de 65 ans, 49 ans, 79 ans, 55 ans, 81 ans, 75 ans, 62 ans. «Les familles parentes et alliées ont la douleur de vous faire part du décès de...» Une seule exception : «Le 17 novembre 1985, dans sa 93è année, s'est endormie dans la paix du Seigneur, Madame C. C. née M. S.» - Les obsèques sont annoncées, civiles ou religieuses, généralement catholiques. L'Evangile y sera-t-il toujours clairement annoncé ?

Mais voici l'avis qui nous bouleverse, dans sa nudité voulue : «Les Docteurs C. & G. P. ont la douleur de vous faire part du décès de leur petit B. âgé d'un an. L'enterrement aura lieu dans la plus stricte intimité». - Quelle somme de douleur et de désespérance cache cette annonce si dépouillée ! Quelle souffrance indicible pour ces gens qui, apparemment, n'ont aucune espérance ! Comment apporter à ce couple inconnu, médecins tous deux, un peu de consolation ?...

Et cette notice nécrologique inattendue, dans la rubrique «Grand-Charmont ! (Journal du 22.11.85) J. Z., âgé de 70 ans (...). Les obsèques civiles se dérouleront au nouveau cimetière...» - Monsieur Z. ! Il était avec nous parmi les invités de la Municipalité au «Repas des Anciens» dimanche dernier, il y a quatre jours. Nous ne le connaissions pas, mais nous

l'avons vu aller d'une table à l'aute saluer tel ou tel ami en le taquinant. Et si près de sa fin ! Et sans espérance chrétienne apparemment !

Quand à la lutte contre le cancer que de pages de notre quotidien, soit dans sa partie générale, soit dans ses chroniques régionales, concernant ce combat jamais terminé contre l'une des plus terribles maladies actuelles ! Il y a bien sûr les reportages comme il en paraît dans tous les journaux et magazines, avec les déclarations, plus ou moins optimistes, des grands noms de la recherche et des traitements en services hospitaliers spécialisés. Il y a aussi, plus modestement, mais en grand titre dans notre journal du 23.11.85 : «Comité de défense et d'information sur le Cancer (CDIC) : L'Aire Urbaine (c'est-à-dire la Région Belfort-Montbéliard) se mobilise pour **les médecines parallèles**».

Chez les chrétiens, on est plutôt sur la réserve quant à ces «médecines», sinon franchement hostile ! Nous pourrions citer des titres de livres, assez nombreux, écrits par des «notoriétés», pour mettre en garde contre ces «médecines parallèles». On en dénonce le caractère plus ou moins occulte selon le cas. Mais est-on sûr que la médecine «officielle» soit exempte de toute interférence avec l'athéisme et les autres formes de l'anti-christianisme ? La médecine homéopathique est-elle vraiment aussi éloignée de la médecine allopathique (ou médecine classique) qu'on le prétend ? Les médecins ont un choix à faire entre les deux méthodes, plutôt que le patient.

Le vrai problème nous paraît être celui de la confiance et de la loyauté envers Dieu d'abord, envers son médecin ensuite, et aussi envers la communauté chrétienne à laquelle on appartient. Se confier en Dieu

est primordial, mais avec loyauté, suis-je obligé d'écrire. Se confier en Dieu n'interdit pas un traitement médical, chirurgical ou autre, sous la direction de médecin (s) compétent (s). Mais cela exclut, à notre sens, si la guérison se laisse attendre ou n'apparaît pas, de courir de médecin en médecin, de médecine en médecine, d'imposition des mains en imposition des mains, d'appel à une médecine parallèle, sans en tenir bien informé le médecin de famille et les responsables de la communauté chrétienne, l'église locale.

C'est une question de loyauté et d'honnêteté aussi bien que de foi. On ne doit pas agir «derrière le dos» de son médecin, de son pasteur, ni de son Père céleste, si l'on me permet cette expression. Qui donc aurait le droit de faire semblant qu'il se confie en Dieu, qu'il s'appuie sur l'intercession de son église, qu'il obéit à l'injonction de la Parole en demandant l'onction d'huile et la prière des anciens (cf. Jacques 5:14-15) et qui, en même temps, leur cacherait qu'il va chercher auprès de «médecines parallèles» une guérison que ni le Seigneur, ni la médecine «classique» ne lui ont accordée ?

Il y a là certainement un problème. Est-ce par manque de connaissances bibliques ? Est-ce la faute des pasteurs et autres prédicateurs chargés d'enseigner la Parole dans l'église locale ? Est-ce par suite d'un dévoiement de la conduite ? A plusieurs reprises, l'apôtre Paul n'écrit-il pas «comment il faut se conduire dans l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colonne et l'appui de la vérité» ? (cf. 1 Tim. 3:14-15 et 1 Thes. 4:1). Mais tous les membres d'églises ont-ils une claire ligne de conduite dans ce domaine ? Ne sont-ils pas tentés parfois de chercher à droite ou à gauche ce qui peut leur donner satisfaction,

c'est-à-dire, être guéris à tout prix, au lieu d'apprendre à se soumettre dans une entière confiance et une pleine paix au dessein de Dieu à leur égard ?

Nous avons soulevé pas mal de questions. Nous osons espérer avoir donné aussi des éléments de réponse. La première notion fondamentale à acquérir est certainement celle-ci : être sûr que Dieu a un plan pour notre vie personnelle. Ce plan n'est pas le même pour tous. Le Psaume 139 déclare déjà d'une manière parfaitement claire :

> **«Quand je n'étais qu'une masse informe,**
> **Tes yeux me voyaient ;**
> **Et sur ton livre étaient tous inscrits**
> **Les jours qui étaient fixés**
> (ou : qui m'étaient destinés)
> **Avant qu'aucun d'eux (existe)».** (Ps. 139:16)

Il n'y a pas de hasard, mais un Dieu souverain qui nous aime. Et si le Seigneur Jésus a pu dire sur la croix, expiant nos péchés : «**Je remets mon esprit entre tes mains**» (Ps. 31:6 ; Luc 23:46), nous pouvons aussi dire avec assurance : «**Mes destinées sont dans ta main**» (Ps. 31:16). En cas de maladie, nous pouvons donc Lui faire confiance et nous laisser conduire, d'abord par Sa Parole et Son Esprit-Saint, mais aussi par le conseil des frères dans la communauté, par les circonstances, par la conviction intérieure de notre conscience et de notre cœur. Mais gardons-nous de prendre des sentiers de traverse pour imposer à Dieu notre volonté.

La guérison divine est une réalité merveilleuse, qui n'a d'égale que la mort dans le Seigneur ! Trop de chrétiens ont peur de mourir. Ils oublient que c'est l'entrée dans la vie véritable, auprès du Dieu qui nous

a rachetés à grand prix pour la vie éternelle, même s'il faut passer par «la sombre vallée» ! Qu'importe, quand Il est avec nous, Celui qui y a passé avant nous ! (Psaume 23). La seule chose qui compte est d'être à Christ et en Christ. A lui soit la gloire !

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous nous limitons ici, pour ceux qui veulent étudier plus en détail les problèmes de la santé, de la maladie et de la guérison, de la vieillesse et de la mort, à quelques ouvrages, qui se réfèrent à beaucoup d'autres et donnent une abondante bibliographie ; on pourra s'y reporter.

Le Dr. Christian Klopfenstein, dans «**La Bible et la santé**», avec une préface du Dr. Paul Tournier, Edit. La Pensée Universelle/Paris, donne le texte légèrement revu et complété de sa thèse de Doctorat en Médecine à Besançon (1975). Son titre en est le meilleur résumé. On y trouvera pratiquement tous les textes de la Bible concernant les questions suivantes :

- Qu'est-ce que l'homme ?
- Qu'est-ce que la santé ?
- La maladie, la souffrance et la mort ont-elles une signification ?
- Existe-t-il dans le Livre Saint des éléments pratiques d'hygiène, de diététique, ou d'éducation sexuelle ?
- Y a-t-il une solution à nos souffrances physiques, aux maladies psychosomatiques, aux névroses et à l'emprise occulte ?
- La Bible donne-t-elle des réponses actuelles et satisfaisantes à l'homme d'aujourd'hui ?

Cet ouvrage, à la portée de tous, œuvre de scientifique et de chrétien, est désormais un «classique». Christian Klopfenstein exerce comme médecin généraliste.

Le Dr. Paul Tournier a donné toute une série de livres, universellement connus, tels que **«Bible et Médecine»**, **«Médecine de la Personne»**, **«Apprendre à vieillir»** etc..., aux Editions Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris. -

Ce sont tous des ouvrages qui ont contribué à faire prendre en compte les éléments bibliques et scientifiques dans la pratique de la Médecine.

Nous citerons encore deux ouvrages totalement différents, chacun en un petit volume de quelque 200 pages, très faciles à lire :

S.I. McMillen, M.D. (médecin) : **«Maladie ou Santé à votre choix ?»**, Edit. Max Weber, Villa Emmanuel/Monnetier-Mornex. Titre un peu provocant, commençant par ces mots : «La paix ne s'achète pas en pharmacie». Préfacé en français par le Dr. Rodolphe A Bréchet. Chaque famille devrait posséder ce livre et en suivre les conseils médicaux et bibliques.

David Watson, Pasteur et Evangéliste : **«Ne crains aucun mal»**, à la Croisade du Livre Chrétien (CLC)/26160 La Bégude de Mazenc. Le sous-titre précise bien le contenu de l'ouvrage : **«Un combat personnel avec le cancer»**. C'est un livre honnête, émouvant, consolant. Le serviteur de Dieu employé par le Seigneur pour guérir les autres a dû se rendre à l'évidence : «Le meilleur est à venir». Le 18 février 1984, David Watson est mort très paisiblement, après son combat d'un an contre le cancer. Courage et foi vont de pair, car devant la réalité implacable de la mort, la question de la guérison par la foi se pose aujourd'hui plus que jamais. «Le Seigneur règne».

Enfin, faisons une place à part au petit ouvrage édité par les Presses Bibliques Universitaires (PBU) Lausanne et Paris : **«Souffrir peut-être... mais guérir»** avec la collaboration de Maurice Gardiol (Introduction), Jacques Blandenier (La Compassion du Christ, signe du Royaume de Dieu), Maurice Ray (Le sens de la souffrance et de la maladie), Marc Lüthi (L'onction des malades), Jacques Dubois (L'échec, également signe du Royaume de Dieu), Alain Chipier (Pour un progrès de la médecine). On peut commencer par ces études, solides et complémentaires, une réflexion bien utile sur le chrétien face à la maladie, à la souffrance et à la mort.

Dans la Revue ICHTHUS, N° 128, 1/1985, le Professeur Jules-MarcelNicole donne une brève étude biblique, intéressante : **«L'onction des malades selon l'Epître de Jacques»**. On la lira avec fruit.

P.W.

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Prix de vente au détail (TTC) :

N° 1 - **Qui sont les Mennonites ? D'où viennent-ils ?** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 2 - **Ce que croient les Mennonites** 12 F.
(Pierre Widmer)
N° 3-4 - **La voie chrétienne** 20 F.
(John W. Miller) (numéro double)
N° 5 - **Disciples de Jésus** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 6-7 - **Il y a des gens qui vous troublent** 15 F.
(Pierre Widmer) (numéro double)
N° 8 - **L'Evangile de Paix** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 9 - **Enseigner dans l'Assemblée** 12 F.
(Paul M. Lederach)
N° 10 - **Du bon usage des vraies richesses** 12 F.
(Milo Kauffman)
N° 11-12 - **De Thomas Müntzer à Menno Simons** 20 F.
(Ch. et Cl.-L. Ummel, Jacques Baumann et Pierre Widmer)
(numéro double)
N° 13-14 - **Ce livre appelé la Bible** 20 F.
(John C. Wenger) (numéro double)
N° 15 - **La foi qui fait vivre** 15 F.
Extraits d'auteurs anabaptistes du XVIe siècle (John C. Wenger)
N° 16 - **Les Entretiens Luthéro-Mennonites** 20 F.
(1981-1984) présentés par Marc Lienhard et Pierre Widmer
N° 1/1985 - **Vers une Justice Biblique** 25 F.
(José Gallardo et divers auteurs) (numéro spécial)

N° 2/1985 - **Actualités des Valeurs Anabaptistes** 25 F.
(Pierre Widmer, Max Schowalter, Claude Baecher) et divers articles d'actualité dans les Eglises. -(Numéro double)

N° 3/1985 - **Le Chrétien face aux crises de la vie** 20 F.
(Paul Baumann, Christiane et Pierre Widmer)

N° 4/1985 - **Le Chrétien face à la maladie** 25 F.
(avec la collaboration de René Klopfenstein, Jeannette Rayot-Zbinden, Willy Peterschmitt)

Toutes les commandes sont à adresser au Bureau de CHRIST SEUL, 3, Route de Grand-Charmont, 25200 MONTBELLIARD (France)

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Sont une Revue Trimestrielle complémentaire au Magazine mensuel «CHRIST SEUL», également publié par les **Editions Mennonites**
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD/FRANCE

Là se trouve l'Administration commune aux deux publications, où l'on doit envoyer les abonnements, soit par Chèque bancaire au seul nom de CHRIST SEUL, soit par Chèque ou Virement Postal au même intitulé :

CHRIST SEUL, C.C.P. DIJON 1972.81 Z

Nos abonnés de l'étranger sont priés d'utiliser toujours l'envoi par Chèque ou Virement International à notre CCP/DIJON, pour éviter de gros frais.

Tarif des abonnements ; (4 numéros annuels) :
France : 75 F.-Suisse : 30 FS.-Belgique : 400 FB.
Autres Pays : contrevaleur de 100 Francs français.

Abonnement jumelé pour CHRIST SEUL & LES CAHIERS :
France : 175 F. Abonnement de soutien : 300 F.
Suisse : 70 SF. Abonnement de soutien : 100 SF.
Belgique : 1.200 FB. Abt. de soutien : 1.500 FB.
Autres Pays : l'équivalent de 200 FF ou plus.

Les envois par avion ajoutent des frais importants.

Directeur de la Publication :
Pierre Widmer
Tél. (81) 94.35.21

Secrétaire/Administration :
Mme Marguerite NOMMAY
Tél. (81) 94.59.14

Préciser le nombre d'exemplaires commandés pour chaque titre.
Réduction de 5% aux comptoirs d'églises (selon la loi).
Réduction habituelle aux librairies (33%).

Attendre la facture pour régler, port en plus, dans le mois au CCP : DIJON 1972 81 Z, au nom de CHRIST SEUL
ou par chèque bancaire au même intitulé.

Achevé d'imprimer le 24 janvier 1986
Imprimerie Baptiste, 17, voie de Wissous 91300 MASSY
Dépôt légal 1er trimestre 1986 - CPPAP N° 66 832

Les «CAHIERS DE CHRIST SEUL»
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD



présentent dans ce N° 4/1985
la suite des
études et témoignages sur

**LE CHRETIEN
FACE AUX CRISES DE LA VIE**

Comme dans le numéro précédent, il s'agit encore cette fois plus particulièrement de ceux qui se trouvent confrontés au problème de la maladie. Que faire alors ? Tout dépend de la conception que l'on a de la vie. Pour un disciple de Jésus-Christ, cette conception se fonde sur la Parole de Dieu.

Il convient donc de commencer par une étude de

LA BIBLE... et la maladie.

C'est la première partie de notre réflexion, qui renvoie à des ouvrages plus savants et détaillés (voir la bibliographie).

La seconde partie apporte **quelques témoignages** d'hommes et de femmes, de conditions très diverses, dans des situations toutes différentes, sortis de la crise ou encore dans la crise.

Quelques **faits d'actualité** nous mènent à la **conclusion finale** : «La guérison divine est une merveilleuse réalité ; elle n'a d'égale que la mort dans le Seigneur. Trop de chrétiens ont peur de mourir. Ils oublient que c'est l'entrée dans la vie véritable, si toutefois ils sont «en Jésus-Christ», qui est passé pour nous, avant nous, par la sombre vallée et ne nous y laissera jamais seuls. La seule chose qui compte est donc d'être à Christ et en Christ».

ISBN 2 - 904214 - 09 - 7 **PRIX : 25 FF. TTC**